

Une Coupe du **Monde**

**26 chroniques parues sur www.lemonde.fr
pendant la Coupe du monde de football au Brésil,
entre le 12 juin et le 15 juillet 2014**



Albrecht Sonntag

Sommaire :

Un Mondial du peuple, par le peuple, et pour le peuple ?	4
Footballeurs, indignez-vous !.....	6
Le football, école d'humilité	8
Bataille dans la touffeur	10
Faut-il supprimer les hymnes nationaux ?	12
L'Allemagne face à ses démons	14
Le jeu de l'échec.....	16
Du sang, de la sueur, des larmes...et de la fête !	18
Faut-il avoir mauvaise conscience d'adorer le Mondial au Brésil ?.....	20
On ne choisit pas sa famille, mais parfois son équipe nationale.....	22
Allemagne - Etats-Unis, le prochain « match de la honte » ?.....	24
Neymar, héros (un peu) malgré lui	26
Après la main, les « dents de Dieu ».....	28
Regards différenciés et stéréotypes sur un Brésil en mode carnaval	30
Le football, ce royaume du conditionnel	33
Qui soutenir quand on est orphelin de son équipe ?	35
France-Allemagne : Ach ! Séville !	37
Gare à la tentation des conclusions hâtives.....	39
Les amateurs de football sont-ils prisonniers de leur enfance ?	41
Les effets secondaires du gigantisme.....	43
Triumphes et traumatismes	45
Plus qu'un simple jeu, rien qu'un jeu simple	48
Foot et politique, qui récupère qui ?	50
La star du Mondial ? C'est moi ! Et moi ! Et moi !.....	52
Fin du spectacle au Maracana	54
En Allemagne, la victoire fait tomber une « Bastille ».....	56

Un Mondial du peuple, par le peuple, et pour le peuple ?

Le Monde.fr | 12.06.2014 à 14h26 | Par Albrecht Sonntag



Un enfant portant le drapeau brésilien à Sao Paulo durant les grèves du métro, le 9 juin. | REUTERS/DAMIR SAGOLJ

Albrecht Sonntag est sociologue à l'ESSCA Ecole de management (Angers, Paris), où il dirige le centre d'expertise et de recherche en intégration européenne. Il coordonne actuellement le projet FREE – « Football Research in an Enlarged Europe » qui regroupe 18 chercheurs dans neuf universités européennes. A l'occasion du Mondial, M. Sonntag prend la plume pour donner une vision sociale à cette grand-messe du ballon rond.

Le 19 novembre 1863, Abraham Lincoln visita le champ de bataille de Gettysburg. Il y fit le discours le plus célèbre de sa carrière politique. En dix phrases et deux minutes, il résumait, de manière compréhensible pour tous, l'essence de la démocratie, ce « gouvernement du peuple, par le peuple et pour le peuple ». Il ne pouvait se douter qu'à ce moment même, de l'autre côté de l'Atlantique, onze gentlemen britanniques, dont les préoccupations étaient bien loin de la guerre de sécession américaine, étaient en train de s'accorder, dans la Freemasons' Tavern du quartier londonien de Covent Garden, sur les lois de ce nouveau jeu qu'ils avaient commencé à définir en octobre. Quelques semaines plus tard, c'était chose faite : le football moderne était né.

GASPILLAGE, CORRUPTION, INEFFICACITÉ, IMPUNITÉ

Curieuse coïncidence, entre cet hommage à la démocratie et la création, par des aristocrates, de ce qui devint rapidement « *The People's Game* » – « le jeu du peuple », selon l'heureuse formule de l'historien anglais James Walvin, l'un des premiers de sa profession, dans les années 1970, à prendre

le football pour un objet d'étude sérieux). Cent cinquante ans après Lincoln, la démocratie et le football ont un rendez-vous singulier au Brésil.

Depuis près de trois décennies, ce pays est une démocratie. C'est aussi sans conteste la puissance numéro un du football mondial. Et le *futebol* y pénètre toute la société, est omniprésent dans la vie publique. Tout serait donc réuni pour faire de cette Coupe du monde une « *fête du peuple, par le peuple et pour le peuple* ». Et pourtant, cela ne semble pas être le cas. Les manifestations de colère répétées de la classe moyenne brésilienne ont un air de « Le peuple, c'est nous ! », pour reprendre le rappel déterminé et définitif que les dissidents de feu la RDA adressaient à leurs dirigeants.

Gaspillage, corruption, inefficacité, impunité, le football est, malgré lui, venu rappeler les doléances d'un peuple qui attend que les promesses de la démocratie soient enfin tenues. Même si, ces derniers jours, des voix se lèvent pour signaler aux manifestants que le moment est désormais venu de mettre les revendications politiques en sourdine, ce serait peut-être une bonne chose que ce mouvement politique d'en bas se mêle de cette façon d'un événement mégalomane imposé d'en haut, trop éloigné du « jeu du peuple ».

Une preuve de plus que le football, loin d'être l'opium du peuple, peut s'avérer un *energy drink* (« boisson énergisante »). Ce serait peut-être même judicieux que les Brésiliens « gâchent » un peu ce qui était censé être leur fête et qui est d'abord la fête des multinationales. De toute façon, dans quelques semaines, la FIFA s'en ira voir ailleurs. Les problèmes de la démocratie inachevée, eux, resteront sur place.

Quel que soit le déroulement de cette Coupe du monde, ces problèmes risquent de rappeler à terme aux dirigeants brésiliens une autre citation d'Abraham Lincoln : « *On peut tromper tous les hommes pendant quelque temps, et on peut tromper certains hommes tout le temps, mais on ne peut pas tromper tous les hommes tout le temps.* » Cette phrase n'a sans doute jamais été prononcée par Lincoln, elle lui a simplement été attribuée. Il est possible qu'elle ait son origine en France, du côté de Jacques Abbadie ou de Denis Diderot. Peu importe. C'est bien la phrase d'une classe moyenne qui se découvre une phrase prérévolutionnaire.

Footballeurs, indignez-vous !

Le Monde.fr | 13.06.2014 à 14h20 | Par Albrecht Sonntag



Les Croates demandant des explications à M. Nishimura, qui vient d'accorder un pénalty à leurs adversaires brésiliens, le 12 juin à Sao Paulo. | AFP/ADRIAN DENNIS

Albrecht Sonntag est sociologue à l'ESSCA, école de management (Angers, Paris), où il dirige le Centre d'expertise et de recherche en intégration européenne. Il coordonne actuellement le projet [FREE](#) (« Football Research in an Enlarged Europe ») qui regroupe 18 chercheurs de neuf universités européennes. M. Sonntag revient sur le match d'ouverture, Brésil-Croatie, entaché par une erreur d'arbitrage.

Injuste ! Honteux ! Scandaleux ! Ça y est, la « Mundial 2014 » a sa première polémique, ingrédient indispensable d'une Coupe du monde réussie. Et ce dès [Brésil-Croatie](#), le match d'ouverture, ça promet.

Aucun fait de jeu ne pimente davantage le discours autour des rencontres internationales de football que les erreurs arbitrales, les injustices criantes, les théories du complot. Elles sont inévitables, et aucune technologie vidéo, aussi sophistiquée soit-elle, n'y mettra fin.

En interdisant l'usage des mains et en obligeant les joueurs à utiliser leurs pieds et leurs jambes pour propulser le ballon plutôt que de s'en servir pour se procurer de la stabilité sur le terrain, ce jeu produit tout simplement trop de situations de contact physique en déséquilibre qui se prêteront toujours à des interprétations divergentes. D'autant que la perception du spectateur de football est particulièrement sélective. L'engagement « viril » pour les uns sera toujours un tacle « brutal » pour les autres. Qui ne s'est jamais demandé, exaspéré par les commentaires de la télévision, si le commentateur en question était vraiment en train de regarder le même match...

AUTO-VICTIMISATION GRATIFIANTE

On le sait bien : l'indignation collective contre une injustice « incontestable et inadmissible » est un formidable ciment des groupes sociaux. Rien ne mobilise mieux les syndicats que le « mépris » attribué au patronat. Rien ne soude davantage les minorités ethniques ou religieuses que le « dédain » apparemment affiché par la majorité. Rien ne réunit autant les eurosceptiques que « l'arrogance » présumée des « *technocrates de Bruxelles* ». Et aucun groupe social n'est aussi susceptible que nos bonnes vieilles nations.

A l'intérieur des Etats, les différents groupes qui s'opposent dans leur indignation finissent toujours par être rappelés à l'ordre ou à rentrer dans le rang. A un moment donné, l'intérêt supérieur de la communauté nationale s'impose. Mais lorsque ce sont les nations elles-mêmes qui s'affrontent – et c'est bien le cas lors d'une Coupe du monde – elles peuvent s'adonner pleinement à cette auto-victimisation si gratifiante d'être les dindons innocents d'une farce honteuse.

Que cela fait du bien de se monter la tête ! Les injustices perçues sont un élément essentiel du football international. Les grandes victoires sont réservées à un petit cercle. Mais les défaites scandaleuses, tout le monde en subit un jour. Et quand elles concernent, comme hier soir, une « petite nation » qui s'est battue vaillamment contre plus fort qu'elle, l'indignation morale fonctionne à plein régime. Le 3-1 en faveur du Brésil hier était une mauvaise nouvelle pour l'équipe de Croatie qui aura plus de mal à s'extirper de son groupe pour accéder aux huitièmes de finale. Mais une bonne nouvelle pour le peuple croate. S'indigner ensemble, ça forge une nation.

Le football, école d'humilité

Le Monde.fr | 14.06.2014 à 15h27 | Par Albrecht Sonntag



Le gardien néerlandais Jasper Cillessen serrant la main de son adversaire espagnol Cesc Fabregas, le 13 juin. | AFP/LLUIS GENE

Albrecht Sonntag est sociologue à l'ESSCA, école de management (Angers, Paris), où il dirige le Centre d'expertise et de recherche en intégration européenne. Il coordonne actuellement le projet [FREE](#) (« Football Research in an Enlarged Europe »), qui regroupe 18 chercheurs de neuf universités européennes. M. Sonntag revient sur le match rocambolesque entre l'Espagne et les Pays-Bas.

On a beau être reconnaissant aux Espagnols pour tout ce qu'ils ont apporté au football ces dernières années, on a beau rendre hommage à la manière avec laquelle ils ont imposé une véritable révolution dans le jeu et en même temps tiré les autres vers le haut, on a beau être sincèrement admiratif de leur triplé Euro-Mondial-Euro inédit, rien n'y fait : on a quand même pris plaisir à [voir les Néerlandais leur infliger](#) non pas une « [humiliation mondiale](#) », [comme le prétend le quotidien Marca](#), mais bel et bien une leçon d'humilité.

Le football, c'est l'école de l'humilité. Y a-t-il un seul autre domaine de la vie où le principe « et plus dure sera la chute » est applicable avec autant de fiabilité ? Combien de fois sommes-nous amenés, dans notre vie quotidienne et professionnelle, à regretter amèrement que l'arrogance, la suffisance, la condescendance ne soient pas punies mais semblent au contraire encore renforcer la position de ceux qui l'affichent ?

L'histoire de la Coupe du monde, elle, est pleine de champions sûrs de leur talent et auxquels la réalité du terrain a rappelé que l'humilité, à la fois devant l'adversaire et devant le jeu lui-même, est un état d'esprit indispensable si l'on veut rester au sommet. Hier soir, la rencontre entre l'Espagne et les Pays-Bas n'a été que la quatrième dans laquelle les deux finalistes de l'édition précédente se rencontrent à nouveau quatre ans plus tard. Jamais le vainqueur du premier affrontement n'a réussi à s'imposer à nouveau, que ce soit l'Angleterre contre l'Allemagne en 1970, l'Allemagne contre les Pays-Bas en 1978, ou l'Argentine contre l'Allemagne en 1990.

« *Le ballon est rond* », comme aimait à rappeler, sourire en coin, le sélectionneur allemand Sepp Herberger, bien conscient que cette phrase lapidaire se prêtait à merveille à des interprétations multiples. Parmi lesquelles notamment celle-ci : aucune hiérarchie n'est jamais figée, un match commence toujours à 0-0, et toujours à onze contre onze. Et, contrairement aux autres sports de ballon, la relative pénurie de buts qui caractérise le football augmente considérablement les chances d'un rappel à l'ordre par ce que les Anglais appellent joliment un *underdog*.

CAMUSIEN

Les footballeurs eux-mêmes le savent bien. « *Il faut rester humble* » est une expression qui revient souvent dans leur discours. Seulement, c'est une attitude plus facile à annoncer qu'à respecter sur le terrain, encore plus quand on a pris l'habitude de l'emporter. On tombe alors trop facilement dans l'autosatisfaction, au risque d'un réveil douloureux au sifflet final.

Le football comme apprentissage de l'humilité. C'est peut-être à cela aussi que faisait allusion Albert Camus, lorsqu'en décembre 1957, il publiait dans les colonnes de *France Football* ce « *petit article de souvenirs* » dans lequel il déclarait que c'était bien au sport, pratiqué en tant que gardien de but au Racing universitaire d'Alger, qu'il devait ce qu'il savait de plus sûr « *sur la morale et l'obligation des hommes* ». Une phrase souvent citée mais toujours restée un peu mystérieuse. L'équipe espagnole, à en juger par les propos d'après match, a en tout cas déjà bien intégré cette obligation d'humilité. Peut-être faudra-t-il traduire les propos de Camus en néerlandais. Cela pourrait être utile aux Pays-Bas pour la suite des événements.

Bataille dans la touffeur

Le Monde.fr | 15.06.2014 à 16h02 | Par Albrecht Sonntag



Wayne Rooney se rafraîchit lors d'Angleterre-Italie, le 14 juin. | REUTERS/© Darren Staples / Reuters

Albrecht Sonntag est sociologue à l'ESSCA, école de management (Angers, Paris), où il dirige le Centre d'expertise et de recherche en intégration européenne. Il coordonne actuellement le projet [FREE](#) (« Football Research in an Enlarged Europe »), qui regroupe 18 chercheurs de neuf universités européennes. M. Sonntag revient sur le match de la torpeur entre l'Angleterre et l'Italie, qui s'est joué.

Finalement, il paraît que les températures et le taux d'humidité à Manaus, l'un des lieux de match les plus improbables de l'histoire de la Coupe du monde, étaient moins pénibles que prévu. Il paraît. Car on n'était guère en mesure d'en juger devant son écran de télévision. A part les quelques crampes d'un petit nombre de joueurs, rien dans l'image aseptisée de cette retransmission ne laissait supposer qu'il s'agissait d'autre chose qu'une rencontre banale, certes de bonne qualité, qui avait lieu dans un stade contemporain construit dans une ville quelconque.

On était « *simplement un samedi soir sur la Terre* » comme l'aurait constaté Francis Cabrel. Pourtant, on avait été prévenu des conditions extrêmes qui allaient régner dans « l'enfer vert » de l'Amazonie, avec son « soleil de plomb » et sa « moiteur étouffante ». Il n'y a bien sûr aucune raison de mettre en cause ces témoignages tout à fait crédibles ; il est simplement curieux que la technologie télévisuelle d'aujourd'hui semble gommer les différences entre les lieux. D'où qu'elles viennent, les images, léchées, lissées, se ressemblent.

C'est le privilège des quinquagénaires (et de leurs aînés) de pouvoir faire appel à d'autres souvenirs. En 1970, les plus chanceux d'entre eux recevaient les premières images en couleur d'une Coupe du monde comme un coup de poing en pleine figure. La qualité granuleuse des images de l'époque faisait sentir au téléspectateur – presque physiquement – à quel point l'air scintillant de cette chaleur sèche, oppressante, implacable de l'été mexicain exténuaient les acteurs. Les plus belles pages de la Coupe du monde, celles qui restent dans la tête pour toujours, ont été écrites dans la chaleur.

Dans celle de Mexico City, lorsque Italiens et Allemands se sont lâchés dans une prolongation homérique ; dans celle de Séville 82, où il fallait littéralement aller au bout de la nuit andalouse brûlante pour un dénouement d'une cruauté inédite ; dans celle de Guadalajara, en 1986, quand Brésiliens et Français se sont livrés une bataille d'une intensité et d'une élégance rares.

AU QATAR, ON AURA ATTEINT LE SUMMUM DE L'ARTIFICIEL

Pour ces matches qui demandent des efforts visiblement surhumains aux joueurs, souvent en leur imposant en supplément des prolongations éprouvantes, la langue allemande, qui distingue (comme l'anglais) entre *Wärme* (chaleur) et *Hitze* (très grosse chaleur), a inventé un mot intraduisible : *Hitzeschlacht*. Cette expression, qui signifie quelque chose comme « bataille dans la touffeur », véhicule bien l'idée de la souffrance dans l'affrontement, des corps humains allant au-delà des limites du soutenable.

La chaleur estivale fait partie intégrale de l'imaginaire de la Coupe du monde. Lorsqu'elle est absente, comme lors de la pluie battante de la finale 1954 ou de la grisaille frileuse de celle de 1974, ce n'est pas la même chose. Rien que les manches longues des maillots des équipes semblent déplacées. Mais du moins, les différences entre les conditions climatiques étaient visibles.

Le spectateur pouvait s'imaginer, depuis son fauteuil, les conditions auxquelles les acteurs étaient exposés. Aujourd'hui, grâce à la perfection des images, on s'aperçoit à peine de la différence énorme entre Manaus et Porto Alegre, qui sont pourtant séparés de plus de 3 000 kilomètres et d'au moins 10 degrés Celsius. Dans huit ans, au Qatar, on aura atteint le summum de l'artificiel, avec des matches qui se déroulent dans des enceintes totalement climatisées, situées dans des endroits irréels, totalement interchangeables. Ce sera le comble du paradoxe : dans un pays où les températures en juin ne descendent jamais en dessous de 40 degrés, on regrettera la disparition des *Hitzeschlachten* légendaires d'antan.

Faut-il supprimer les hymnes nationaux ?

Le Monde.fr | 17.06.2014 à 11h29 | Par Albrecht Sonntag



L'équipe de France, ici pendant les hymnes, le 15 juin à Donetsk lors de l'Euro 2012, contre l'Ukraine. | REUTERS/© Felix Ausin Ordonez / Reuters

Albrecht Sonntag est sociologue à l'ESSCA, école de management (Angers, Paris), où il dirige le Centre d'expertise et de recherche en intégration européenne. Il coordonne actuellement le projet [FREE](#) (« Football Research in an Enlarged Europe »), qui regroupe 18 chercheurs de neuf universités européennes. M. Sonntag revient sur l'incident technique qui a privé la France et le Honduras de leur hymne avant leur rencontre.

La cérémonie d'avant match, [dimanche 15 juin à Porto Alegre](#), avait quelque chose de cocasse : on a bien vu les équipes se mettre en place pour les hymnes nationaux, puis... plus rien. Une panne de sono a privé les joueurs de l'occasion de s'exercer au chant patriotique ou, alternativement, de s'attirer, en restant muets, les foudres d'un nombre significatif de téléspectateurs qui jugent que cela devrait être obligatoire d'exprimer de manière audible son souhait de voir abreuer les sillons du terrain par du sang impur.

Les hymnes nationaux sont-ils indispensables à ces rencontres internationales déjà surchargées de symbolique nationale ? Faudrait-il les supprimer comme l'a récemment réclamé [une tribune dans ces colonnes](#) ? Tant que la Coupe du monde opposera des équipes représentant des nations, cette demande, aussi justifiée qu'elle puisse être d'un point de vue internationaliste et pacifiste, restera vaine.

76 % OPPOSÉS À LA FIN DES HYMNES DANS LE STADE

C'est l'offre de l'identification nationale qui, à l'heure d'une globalisation anxiogène, permet à la Coupe du monde (ou plutôt à la FIFA) d'attirer des publics normalement moins enclins à suivre le ballon rond. Les hymnes (tout comme les couleurs nationales, les représentants politiques dans les gradins, ainsi que tout le discours nationalisant qui magnifie l'événement dans chaque pays) contribuent à l'attractivité du produit.

Au milieu des années 1990, un grand nombre de personnalités du monde du football européen prédisaient les équipes nationales en déclin. Pour eux, ce n'était qu'une question de temps avant que les grands tournois entre nations ne soient remplacés par une ligue fermée de clubs (ou de « franchises ») à caractère transnational. La Coupe du monde française de 1998 a balayé toutes ces prédictions. Le besoin collectif de se rassurer face aux incertitudes et inquiétudes de l'époque en se réappropriant les symboles familiers de la communauté nationale a fait de *La Marseillaise* le tube de l'été. Depuis, l'exhibition des symboles nationaux lors des grands événements du football international n'a plus cessé de gagner en intensité.

Aujourd'hui, les amateurs de football semblent très attachés à ce moment des hymnes nationaux avant le coup d'envoi. Lors d'une récente enquête conduite par le projet [FREE](#) (« Football Research in an Enlarged Europe ») dans neuf pays européens, seulement 13 % des répondants ont été d'accord avec l'affirmation selon laquelle il était « inutile de jouer les hymnes nationaux avant les matches internationaux ». 76 % s'y sont opposés, dont 64 % avec fermeté !

« CE FUT UNE FAIBLESSE »

En même temps, les spectateurs contemporains savent parfaitement concilier la « ferveur nationale » attendue au moment des hymnes avec la décontraction des invités à une surprise-party : dès qu'ils s'aperçoivent que la caméra pointe sur eux, les postures solennelles sont aussitôt abandonnées en faveur de « coucous » peu orthodoxes adressés au monde entier. Tout porte à croire que le spectateur postmoderne programmé en mode « fête » pourrait parfaitement bien se passer des hymnes nationaux. Qui se souvient encore que pendant les premières années des Coupes européennes des clubs, ils étaient également joués avant chaque match ?

L'UEFA les a supprimés en 1962, et tout le monde s'en est accommodé facilement. L'hymne « supranational » de la Ligue des champions, joué depuis une bonne vingtaine d'années, fait tout à fait l'affaire comme fond sonore accompagnant l'entrée du terrain et comme thème musical d'une marque à succès.

D'ailleurs, ce n'est pas la première fois que *La Marseillaise* n'a pas retenti avant un match international. En octobre 1952, les fédérations française et allemande décidèrent de renoncer à jouer les hymnes avant le coup d'envoi du premier France-Allemagne de l'après-guerre. Histoire d'éviter de raviver des souvenirs peu agréables parmi un public record de 60 000 spectateurs à Colombes. Alors que la *Frankfurter Allgemeine Zeitung* souligna de manière fort diplomatique qu'il ne fallait en aucun cas « en tirer des conclusions négatives par rapport aux relations sportives franco-allemandes », *Le Monde* commenta sèchement : « Ce fut une faiblesse. »

Comme ce serait une faiblesse de s'entêter aujourd'hui à vouloir réduire la symbolique nationale dans les stades durant les grands tournois. Laissons faire le temps. Dans les années 1950 et 1960, un hymne pouvait être une affaire délicate. Aujourd'hui, il relève du folklore identitaire.

L'Allemagne face à ses démons

Le Monde.fr | 18.06.2014 à 13h56 | Par Albrecht Sonntag



Le gardien allemand Manuel Neuer, le 16 juin lors de la rencontre Allemagne-Portugal. | REUTERS/FABRIZIO BENSCH

Albrecht Sonntag est sociologue à l'ESSCA, école de management (Angers, Paris), où il dirige le Centre d'expertise et de recherche en intégration européenne. Il coordonne actuellement le projet [FREE](#) (Football Research in an Enlarged Europe), qui regroupe 18 chercheurs de neuf universités européennes. M. Sonntag évoque la situation de la sélection allemande toujours en quête d'un titre mondial depuis 1990.

[L'Allemagne est bien partie dans cette Coupe du monde.](#) Ira-t-elle au bout ? C'est une autre question. Cela fait bien longtemps qu'elle n'a plus rien gagné. Et pour les Allemands, ce constat est moins anodin qu'il n'y paraît.

Le 4 juillet 1998, l'Allemagne fut battue en quarts de finale de la Coupe du monde en France par une excellente équipe croate qui allait rencontrer les Bleus quatre jours plus tard en demi-finale à Saint-Denis. La prestation pitoyable de l'équipe allemande, tout de même championne d'Europe en titre, tout au long de son parcours lors de ce Mondial, fut un choc autant pour les experts que pour le grand public. Soudainement, on se rendit compte qu'avec une équipe vieillissante, un système de formation délaissé et peu performant, et une Bundesliga autosatisfaite mais de niveau médiocre, les grands succès du football allemand appartenaient sans doute au passé.

Trois jours plus tard, la couverture de l'hebdomadaire à grand tirage *Sport Bild* résumait, en gros caractères rouges, la question que tout le monde était en train de se poser : « Plus jamais champions du monde ? ». Pour développer ensuite, dans l'éditorial, que l'idée même que la victoire de 1990 pourrait être « *la dernière pour l'éternité* » était tout simplement « *une vision d'horreur absolue* ».

L'angoisse quasi existentielle qui s'exprime dans de tels propos est à la fois touchante dans sa naïveté et révélatrice du rôle qu'avait joué le football dans le premier demi-siècle de la République fédérale créée en 1949.

Touchante, parce qu'elle semble partir du principe qu'un titre de champion du monde tous les vingt ans revenait de droit à l'Allemagne, selon une loi naturelle en quelque sorte. Qu'un déclin du football allemand était impensable, la fin du monde, une véritable catastrophe nationale. Révélatrice, parce qu'elle montre que le football a toujours occupé une place disproportionnée dans cette république qui grandissait dans une grande méfiance envers elle-même et envers tout ce qui relevait de près ou de loin au nationalisme.

L'adjectif « national » était proscrit, remplacé partout par le préfixe « Bundes » (« fédéral »), comme dans *Bundestag*, *Bundespost*, *Bundesbahn* ou *Bundesstraße*.

Sauf quand il s'agissait de la Nationalmannschaft, seul véritable symbole national que s'accordaient les Allemands, avec le deutsche mark, emblème du miracle économique et de la stabilité de la nouvelle démocratie. Sauf que le mark, en 1998, était déjà condamné, puisque le compte à rebours pour l'introduction de l'euro était bel et bien enclenché de manière irréversible.

LE FOOTBALL ALLEMAND A SU RÉAGIR

Le *Sport Bild* est un tabloïd sportif, on peut lui reprocher d'avoir tendance à simplifier les choses à outrance. Cela dit, la même question existentielle fut posée le même jour dans l'hebdomadaire politique et culturelle *Die Zeit* qui s'adresse à une élite bourgeoise et intellectuelle : « *Plus jamais devenir champion du monde, plus jamais champion d'Europe ? Y a-t-il quelqu'un qui puisse s'imaginer ce que cela serait ?* » Visiblement, il s'agit-là d'une question qui hante la société allemande à travers tous les clivages sociaux et économiques.

Certes, le football allemand a su réagir depuis, faire sa mue, et redevenir une référence. Y compris pour le beau jeu, à la surprise générale. Notamment, d'ailleurs, grâce aux deux hommes qui figurent sur la couverture de *Sport Bild* de juillet 1998, Jürgen Klinsmann, sélectionneur entre 2004 et 2006, déjà en compagnie de son successeur Joachim Löw, et Oliver Bierhoff, manager de l'équipe depuis maintenant dix ans. Les deux ont eu le courage de révolutionner autant les structures que l'image de la Nationalmannschaft.

Il n'en reste pas moins que la question existentielle demeure. Elle refait surface tous les quatre ans. A moins qu'elle ne trouve une réponse rédemptrice le dimanche 13 juillet ?



Le jeu de l'échec

Le Monde.fr | 19.06.2014 à 14h45 | Par Albrecht Sonntag



Neymar, le 17 juin
lors de Mexique-Brésil à Fortaleza. | REUTERS/© Marcelo del Pozo / Reuters

Albrecht Sonntag est sociologue à l'ESSCA, école de management (Angers, Paris), où il dirige le Centre d'expertise et de recherche en intégration européenne. Il coordonne actuellement le projet [FREE](#) (Football Research in an Enlarged Europe), qui regroupe 18 chercheurs de neuf universités européennes. M. Sonntag revient sur la relativité de l'échec permanent au football.

Le football est un jeu simple où vingt-deux hommes ou femmes courent après un ballon pendant quatre-vingt-dix minutes, et où chaque joueur tente, en public, avec insistance et avec une certaine virtuosité, de faire des choses qu'il ne sait pas faire. C'est le jeu des actes manqués, où la maladresse, le ratage, l'échec sont la norme, et la réussite d'une action est l'exception qui confirme la règle. Où les buts sont rares, et souvent même le fruit du hasard ou de la malchance. Où la frustration est bien plus fréquente que la satisfaction.

Et pourtant, on peut s'enthousiasmer devant un zéro-zéro comme celui produit [par les Brésiliens et les Mexicains mardi soir](#). Pour l'intensité du spectacle et pour l'ambiance survoltée dans laquelle il se déroulait, mais aussi précisément pour tous ces échecs répétés des deux côtés, ces sauvetages miraculeux et ces actions prometteuses contrecarrées in extremis.

IMPOSSIBILITÉ DE MAÎTRISE TOTALE

On ne soulignera jamais assez que le fait qu'il arrive aux meilleurs joueurs du monde de rater un simple contrôle de balle, d'écraser une frappe ou de dévisser un centre, contribue fortement au succès quasi universel de ce jeu. Ce sont là exactement les mêmes erreurs qui arrivent – plus souvent, il est vrai – aux footballeurs amateurs du dimanche matin. En même temps, le moins doué des amateurs peut produire une frappe « parfaite » ou un geste « génial » qui fera éclater de rire ses partenaires, incrédules devant autant de réussite.

Tout cela entretient cette précieuse illusion propre au football que l'échelle de performance – des champions du monde aux dilettantes du terrain de fortune – est ininterrompue et perméable. Combien de fois s'est-on exclamé, en regardant des cracks qu'on savait infiniment supérieurs à soi-même dans tous les domaines, « même moi, je ne l'aurais pas ratée, celle-ci ! ».

Un ballon est physiquement difficile à maîtriser. Or le football oblige de s'y essayer avec à peu près toutes les parties du corps sauf celles qui permettraient d'y parvenir facilement. Il en résulte une impossibilité de maîtrise totale, même parmi les tout meilleurs. Sur le terrain, cela produit en permanence des visages et des gestes pleins de dépit sur sa propre défaillance à être au niveau. Dans les gradins, les soupirs collectifs de déception sont la règle durant la majeure partie du match. Quand enfin le but arrive (s'il arrive), l'explosion de joie est d'autant plus grande.

« LE SOCCER N'EST PAS CENSÉ ÊTRE SAVOURÉ »

L'écrivain et journaliste américain Adam Gopnik, grand amateur de sports américains et pourfendeur invétéré du « soccer », s'est obligé en 1998 à suivre la Coupe du monde en France malgré son aversion pour ce jeu. Expérience qu'il a résumée dans un article paru dans le *New Yorker*.

Dans un premier temps, il trouve tous ses préjugés initiaux parfaitement confirmés : le soccer, c'est ennuyeux, il n'y a pas de buts, les défenses sont archi-avantagées par rapport aux attaques, la virtuosité des vedettes est largement surestimée par les fans et les médias. Bref : le spectacle est nul.

Puis vient le huitième de finale Argentine-Angleterre, une rencontre chargée de drame et de passion. C'est le déclic. Tout d'un coup, il comprend que « *le soccer n'est pas censé être savouré* » en tant que spectacle, mais subi comme épreuve. Il en arrive à la conclusion que « *la Coupe du monde est un festival du destin – l'homme qui assume sa dure condition et la quasi-certitude de son échec* ».

Et il n'en revient pas de sa propre impatience de voir les quarts de finale, histoire de souffrir à nouveau. Le football rappelle à l'être humain qu'il est condamné à ne pas être à la hauteur de ses espérances et des ambitions. Il faut être masochiste pour aimer ce jeu. Visiblement, nous sommes nombreux à l'être, partout dans le monde.

Du sang, de la sueur, des larmes...et de la fête !

Le Monde.fr | 20.06.2014 à 11h48 | Par Albrecht Sonntag



Des supporters de la Grèce et du Japon lors d'un match le 19 juin à Natal. | REUTERS/SERGIO MORAES

Albrecht Sonntag est sociologue à l'ESSCA, école de management (Angers, Paris), où il dirige le Centre d'expertise et de recherche en intégration européenne. Il coordonne actuellement le projet [FREE](#) (Football Research in an Enlarged Europe) qui regroupe dix-huit chercheurs de neuf universités européennes. Dans sa chronique, il revient sur l'envie de fête et le désir de reconnaissance qui caractérisent les nations participant au Mondial.

Passionnant match couperet entre l'Angleterre et l'Uruguay jeudi soir, tendu, acharné, avec la certitude crispante que le perdant est quasi éliminé dès le début de la compétition. Et pourtant : aucune agressivité dans les tribunes, des scènes de fraternisation même entre supporters des deux camps. Clairement, le public qui se retrouve dans les stades de cette Coupe du monde ne semble pas être le même que celui qui, tout au long de l'année, fait parler de lui en proférant des injures, en s'adonnant régulièrement à des chants racistes ou homophobes, voire en commettant des actes de violence.

Visiblement, non seulement la Coupe du monde attire un public partiellement différent de celui des championnats nationaux, mais elle possède aussi une influence « civilisatrice » sur les supporters. La plupart d'entre eux ont économisé pour pouvoir se permettre l'achat des billets et d'un voyage long et onéreux. Ils sont décidés à passer un bon moment quoi qu'il arrive et à ne pas se gâcher leur plaisir d'y être par des mauvaises « vibrations ». C'est une tendance que l'on a pu observer très fortement lors de la Coupe du monde 2006 en Allemagne, où quasiment tout le monde s'est laissé

gagner par l'atmosphère dégagée par cette immense fête et par le soleil dans lequel elle était baignée.

« EUPHORISME »

C'est un lapsus amusant de la journaliste de télévision Monica Lierhaus qui a involontairement le mieux résumé l'ambiance générale : cet « euphorisme » qu'elle diagnostiquait décrivait avec pertinence la ferme résolution partagée par tous de se laisser porter par l'euphorie du moment, de fraterniser avec le monde entier, de vivre, ne serait-ce que de manière symbolique et éphémère, la vieille utopie d'une harmonie universelle. Kofi Annan, à l'époque secrétaire général des Nations Unies, se déclara alors « un peu jaloux de la FIFA », et on le comprenait bien.

Derrière cette envie de fête se cache sans doute un désir de reconnaissance. Les nations contemporaines ont besoin de prétextes comme la Coupe du monde pour se rappeler leur existence, pour mettre en scène leur unité imaginée, et pour se rassurer ainsi sur leur singularité, leur identité culturelle. Et c'est dans la reconnaissance mutuelle des différences culturelles – réelles ou imaginées – que la fraternisation universelle est possible.

Le philosophe et historien Tsvetan Todorov distingue deux formes de reconnaissance collective, la « reconnaissance de distinction » (la valorisation qui résulte d'une performance dans la compétition) et la « reconnaissance de conformité » (l'intégration dans une communauté comme membre à part entière). Quel meilleur terrain pour assouvir ce double besoin que la Coupe du monde de football, à la fois compétition hautement valorisante qui ne nécessite que peu de capital culturel et reste ainsi accessible à tous, et grande célébration symbolique des différences culturelles dans une même passion ?

SIMULACRE DE GUERRE

Bien sûr, la Coupe du monde n'est pas à l'abri d'une rechute dans l'hostilité qui caractérise les matchs de football en temps « normal ». Il ne faut pas oublier que c'est un jeu qui est systématiquement fondé sur une opposition binaire entre deux camps qui s'affrontent. Un jeu qui reste, à travers beaucoup de ses caractéristiques, qu'on le veuille ou non, un simulacre de guerre. Des affrontements particulièrement chargés d'antagonismes historiques et de discours de rivalité – un Brésil-Argentine en demi-finales par exemple – peuvent toujours réveiller des comportements collectifs d'une nature agressive.

En attendant, les individus qui composent les foules dans les stades de cette Coupe du monde semblent habités par l'envie de vivre des moments de combat acharné (du sang !), d'effort sportif surhumain (de la sueur !), d'intensité dramatique insoutenable (des larmes !) et surtout... de fête ininterrompue.

Faut-il avoir mauvaise conscience d'adorer le Mondial au Brésil ?

Le Monde.fr | 21.06.2014 à 16h31 • Mis à jour le 21.06.2014 à 16h52



"La Coupe n'aura pas lieu"
revendiquent les manifestants anti-Mondial,
à Rio de Janeiro. | REUTERS/STRINGER/BRAZIL

Albrecht Sonntag est sociologue à l'Ecole supérieure des sciences commerciales d'Angers (ESSCA), école de management (Angers, Paris), où il dirige le Centre d'expertise et de recherche en intégration européenne. Il coordonne actuellement le projet FREE (Football Research in an Enlarged Europe), qui regroupe dix-huit chercheurs de neuf universités européennes. Dans sa chronique, il revient sur les manifestations sociales au Brésil.

On s'attendait à une Coupe du monde des contradictions, on n'est pas déçu. Après une semaine, on s'attrape en flagrant délit d'enthousiasme devant les buts en cascade, la qualité esthétique du spectacle, l'intensité des oppositions, et le lot de surprises sportives qu'elle nous a déjà réservé. Bref : on prend du plaisir – beaucoup de plaisir – pendant que les manifestants pour une démocratie meilleure au Brésil se font refouler, arrêter, disperser par des forces de l'ordre, souvent de manière violente.

Le lecteur « chikito » (à moins que ce soit une lectrice cachée derrière un pseudonyme à la consonance masculine) qui a rebondi hier sur une métaphore faisant allusion au fameux « du sang, de la sueur et des larmes », triptyque de la rhétorique churchillienne, n'avait pas tort de souligner que contrairement au sang plutôt symbolique des combats dans les arènes, le sang versé sous les matraques des policiers était, lui, bien réel.

« Chikito » avait cependant tort d'affirmer que les médias étaient en train de « taire » le combat social et politique qui se déroule en marge de l'événement. Au contraire : il occupait une très large place en amont de la compétition et continue à être relayé à travers le spectre médiatique depuis le coup d'envoi du tournoi.

ARRIÈRE-PLAN POLITIQUE

Mais la question n'est pas là. Il s'agit plutôt de savoir s'il faut avoir mauvaise conscience de se laisser happer par le plaisir que ce jeu procure et le défi qui consiste à essayer de comprendre ce qu'il fait avec tous ceux qu'il passionne sincèrement, et se contenter de prendre note de l'arrière-plan politique du spectacle, sans aller plus loin, par exemple en boycottant l'événement.

Les psychologues parleraient sans doute d'une « dissonance cognitive », expression qui décrit, en gros, une incohérence entre les actes et les croyances d'un individu. Le propre d'une telle dissonance est, d'une part, qu'elle produit un certain malaise mental, une tension inconfortable, et d'autre part, qu'elle est difficile à résoudre et nécessite en général une adaptation soit des actions soit des croyances.

LA DISSONANCE COGNITIVE

La dissonance cognitive provoquée par la Coupe du monde au Brésil ne sera pas facile à réduire. D'autant que le football est plein d'ambiguïtés et de contradictions lui-même. Il met en scène des antagonismes entre les groupes, mais il conduit aussi à la fraternisation à laquelle faisait référence la chronique d'hier. Il réveille des clichés et des stéréotypes obsolètes, mais en même temps il permet aux peuples de se rencontrer autour d'une même passion. Il suscite des identifications nationalistes, mais puisqu'il n'est, malgré tout, qu'un jeu, il permet aussi de les mettre en perspective et d'en dévoiler les limites.

Dans le cas concret de la démocratie brésilienne, on peut bien sûr regretter que le combat mené par une classe moyenne montante contre ses défaillances et ses injustices criantes soit partiellement couvert par le brouhaha d'un méga-événement irrésistible. Mais on peut aussi se féliciter que la Coupe du monde ait permis de faire éclater les agissements scandaleux d'une caste politique aux yeux du monde entier et qu'elle ait fourni une opportunité aux médias de présenter au grand public, souvent avec discernement, les ratés mais aussi les réussites récentes incontestables d'un pays particulièrement complexe.

Libre à chacun, finalement, de décider comment gérer la dissonance cognitive qui naît inévitablement quand on essaie de concilier tant bien que mal l'envie de donner libre cours au plaisir esthétique et à la curiosité intellectuelle que suscite le football, et le devoir moral de condamner le comportement conjoint de la FIFA et des gouvernants brésiliens autour de cette Coupe du monde. Faire un effort pour mieux comprendre ce qui se passe, sur les deux plans, c'est déjà ça. Pas sûr que cela suffise à faire disparaître la mauvaise conscience, mais cela aide à vivre avec.

On ne choisit pas sa famille, mais parfois son équipe nationale

Le Monde.fr | 22.06.2014 à 16h42 | Par Albrecht Sonntag



L'attaquant ghanéen Kevin-Prince Boateng
et son frère Jérôme, défenseur de la Mannschaft,
samedi sur la pelouse de Fortaleza. | AFP/EMMANUEL DUNAND

Albrecht Sonntag est sociologue à l'ESSCA, école de management (Angers, Paris), où il dirige le Centre d'expertise et de recherche en intégration européenne. Il coordonne actuellement le projet [FREE](#) (Football Research in an Enlarged Europe) qui regroupe dix-huit chercheurs de neuf universités européennes. Dans sa chronique, il revient sur le cas des frères Boateng, illustration de l'épineuse question des « binationaux ».

Ils se sont donc rencontrés à nouveau sur un terrain de Coupe du monde, les frères Boateng, lors de cet Allemagne-Ghana de samedi soir. Même si leur affrontement a été abrégé par la blessure de l'un (Jérôme) et le remplacement de l'autre (Kevin-Prince) et que la phase la plus palpitante du match a eu lieu sans eux, leur cas est trop exemplaire de la complexité des flux migratoires du XXI^{ème} siècle pour ne pas attirer l'attention des médias.

Résumons rapidement pour les lecteurs moins familiers avec l'histoire de ces deux garçons, nés tous les deux à Berlin du même père ghanéen, mais de deux mères allemandes différentes : le cadet (Jérôme) a été élevé dans un environnement bourgeois, alors que l'aîné (Kevin-Prince) a grandi dans une banlieue populaire. Après avoir parcouru l'ensemble des sélections de jeunes, le premier a continué son chemin tout naturellement au sein de l'équipe d'Allemagne, le second a opté pour le Ghana.

« POLÉMIQUE DES QUOTAS »

Le grand Pierre Bourdieu aurait adoré cette étude de cas, dans laquelle le capital social et culturel a déterminé les parcours des individus concernés jusqu'au choix de la nationalité. Mais au-delà de la

prédestination sociale et culturelle qui semble s'y illustrer, leur cas évoque bien sûr la question des « binationaux », sujet ô combien délicat à gérer pour les fédérations.»

Le règlement de la FIFA est plus strict que le code de la nationalité de la plupart des nations. Si un grand nombre d'Etats permet l'accession à la double-nationalité, la FIFA oblige les joueur à un choix irréversible : une fois qu'il ou elle a disputé un match officiel avec l'équipe nationale A d'un pays, un changement n'est en principe plus possible. Ce qui donne lieu, en fonction du potentiel estimé d'un jeune joueur, de tentatives de séduction des deux (voire trois) fédérations concernées.

On se souvient de la discussion particulièrement maladroite à ce sujet qui a tourné en « polémique des quotas » suite à la publication en 2011 des enregistrements par le site Médiapart. Tout en déplorant le vocabulaire limite raciste qui y fut employé, on comprend aussi le désarroi des fédérations qui investissent dans une formation (qu'on suppose de qualité) sans pouvoir en récolter les résultats. Les motivations pour lesquelles un jeune né, élevé et formé dans un pays (riche) opte pour l'équipe nationale d'un autre pays (moins riche) dans lequel il n'a, dans certains cas, à peine mis les pieds, sont très diverses.

LES PAYS DU NORD, TOUJOURS GAGNANTS

A l'opportunisme de l'un, qui estime que ses chances de se faire une place dans l'équipe de son pays d'adoption sont trop limitées, répond l'ambition de l'autre qui, sûr de son talent, voit plus de chances de gagner des titres prestigieux avec le maillot d'un grand pays européen. A l'attachement aux racines culturelles des uns, souvent amplifiée par une certaine pression familiale, répond l'intégration de ceux, plus rares, qui comme le capitaine suisse Gökhan Inler ou le milieu de terrain allemand Sami Khedira, expriment leur reconnaissance envers le pays qui leur a « beaucoup donné » et auquel ils souhaitent « donner quelque chose en retour ».

Dans tous les cas de figure, les pays riches du Nord, anciens colonisateurs et destinations d'émigration, dont les sélections bénéficient largement du « solde migratoire » des jeunes footballeurs, seraient bien avisés de rester sereins devant la « fuites de jambes » de jeunes footballeurs qualifiés vers les pays du Sud. Ils seront toujours gagnants.

Si « l'achat » de joueurs, c'est-à-dire les naturalisations de complaisance – dont le cas emblématique de ce Mondial a été Diego Costa – est rare et se fait remarquer justement parce qu'il est l'exception, la probabilité sera toujours plus grande de voir dans l'équipe de France un joueur né en France mais d'origine, disons, sénégalaise – que ce soit en deuxième ou troisième génération – que de voir dans l'équipe du Sénégal un joueur d'origine française, fils d'une famille immigrée en provenance de la métropole. Entre les frères Boateng, il y avait match nul hier soir. Il n'est guère probable que ce soit le cas à long terme entre le Nord et le Sud. Au football comme ailleurs, mieux vaut être riche et bien portant.

Allemagne - Etats-Unis, le prochain « match de la honte » ?

Le Monde.fr | 23.06.2014 à 14h29 | Par Albrecht Sonntag



AP/Frank Augstein

Albrecht Sonntag est sociologue à l'ESSCA, école de management (Angers, Paris), où il dirige le Centre d'expertise et de recherche en intégration européenne. Il coordonne actuellement le projet [FREE](#) (Football Research in an Enlarged Europe) qui regroupe dix-huit chercheurs de neuf universités européennes. Dans sa chronique, il revient sur la prochaine rencontre Allemagne - Etats-Unis, programmée pour jeudi 26 juin.

C'était trop beau, il fallait bien qu'un aléa incontrôlable, un mauvais concours de circonstances vienne gâcher la fête. Grâce à deux matchs franchement palpitants, [Allemagne-Ghana](#) et [Etats-Unis - Portugal](#), qui se sont tous les deux soldés sur le score de 2-2, il s'est produit une situation dans laquelle un match nul entre l'Allemagne et les Etats-Unis, jeudi prochain, qualifierait les deux équipes aux dépens du Ghana et du Portugal, qui s'affronteront en même temps.

Pas besoin de dons prophétiques pour anticiper que, dans les jours qui viennent, les théories de conspiration vont occuper l'espace médiatique et les réseaux sociaux, et pas seulement au Ghana et au Portugal (cela a d'ailleurs déjà commencé ce matin, et ce n'est pas près de s'éteindre). D'autant plus que les deux sélectionneurs concernés, Joachim Löw et Jürgen Klinsmann, sont effectivement liés par une amitié sincère qui date de leur étroite collaboration entre 2004-2006 à la tête de la sélection allemande.

C'est compréhensible : cette configuration rappelle trop le « match de la honte » qui s'est déroulé à Gijon, en Espagne, le 25 juin 1982, lorsque Autrichiens et Allemands (déjà !), une fois le score ouvert par Hrubesch en faveur des Allemands, ont tout simplement arrêté de jouer pendant soixante-quinze minutes. Victimes impuissantes de la mascarade, les joueurs algériens dans la tribune brandissaient des billets d'argent en signe de dépit.

Plus jamais ça ! C'est dans cet esprit que le dirigeant allemand Hermann Neuberger, qui occupait à l'époque le poste de vice-président et responsable des comités d'organisation des Coupes du monde à la FIFA, a imposé par la suite que les derniers matchs des phases de poules devaient avoir lieu en même temps. Changement mis en œuvre dès l'édition suivante. N'empêche que l'arithmétique

propre aux classements sportifs n'exclut toujours pas de se retrouver dans des circonstances qui « arrangent » les uns en défavorisant les autres.

Que peuvent, que doivent faire les équipes allemande et américaine jeudi prochain ? Attaquer à tout va, tout en risquant de perdre leur place en huitièmes de finale en raison d'une contre-attaque en fin de match ? L'éthique sportive le leur demanderait, l'opportunisme professionnel le leur interdirait. Comme l'a écrit Alain Cayzac dans son récent recueil *Petits ponts et contre-pieds*, les joueurs de 1982 auraient commis « *une faute professionnelle de ne pas tenir compte du contexte* ».

Pour en avoir parlé avec quelques acteurs du fameux « match de la honte », l'auteur de ces lignes confirme qu'ils ressentaient effectivement cette situation comme inconfortable, mais qu'il n'y avait même pas besoin d'un arrangement préalable quelconque pour que tout le monde se plie aux « contraintes » et fasse preuve de « professionnalisme ».

UNE AUTRE ÉPOQUE

Ce qui est plus surprenant, en revanche, c'est l'incompréhension de ces joueurs devant le fait qu'ils avaient, du coup, perdu beaucoup en popularité. « *On rentre à la maison en tant que vice-champions du monde, et on nous traite comme des moins-que-rien !* » s'indignait, plus de vingt ans après les faits, l'un des participants, visiblement énervé que même le public allemand n'eût pas goûté, mais alors pas du tout, ce qu'il appelle aujourd'hui encore « *Die Schande von Gijon* » (« la honte de Gijon »).

C'est peut-être dans cette leçon historique ainsi que dans la marchandisation à outrance du football si souvent décriée que réside le seul espoir pour les Allemands et les Américains de s'en sortir indemnes du traquenard dans lequel ils se trouvent malgré eux. Par rapport à aujourd'hui, les enjeux financiers de la Coupe du monde 1982 étaient franchement négligeables. La couverture médiatique était infiniment plus faible, il n'y avait ni prolifération de chaînes privées ni Internet, et le football était loin d'avoir cette place disproportionnée qu'il occupe aujourd'hui dans la société. Les seuls acteurs couverts de honte étaient les joueurs.

LE RISQUE DE L'EMBARRAS

En 2014, un scandale similaire éclabousserait non seulement les acteurs et les deux fédérations, mais l'ensemble des intérêts de la FIFA, qui communique fortement, y compris durant ce Mondial, sur son engagement contre la plaie des matchs truqués par les mafias. Et surtout, cela déplairait considérablement aux partenaires et sponsors des deux fédérations, tout particulièrement à la fédération allemande, le DFB, pour qui la sélection nationale est une vache à lait indispensable au fonctionnement du football national dans son ensemble.

Mercedes-Benz et les autres partenaires « premium » de la sélection allemande n'apprécieraient guère d'être associés à une bande d'hommes en short cyniques. Ce qui est également valable pour les partenariats de publicité très lucratifs dont bénéficient Joachim Löw et Jürgen Klinsmann et qui dépendent entièrement de leur crédibilité en tant que sportifs de premier plan.

Faisons donc, pour une fois, confiance à la « main invisible » du grand marché que le football est devenu durant ces dernières décennies. Un match au-dessus de tout soupçon est dans l'intérêt de l'ensemble des parties prenantes. Abstenons-nous de faire un pronostic. Mais soyons certains que les moindres faits et gestes de la rencontre de jeudi soir seront scrutés et décortiqués dans le monde entier.

Neymar, héros (un peu) malgré lui

Le Monde.fr | 24.06.2014 à 14h34 | Par Albrecht Sonntag



Ecran géant à Sao Paulo, le 23 juin,
lors du match Brésil-Cameroun. | REUTERS/MAXIM SHEMETOV

Albrecht Sonntag est sociologue à l'ESSCA, école de management (Angers, Paris), où il dirige le Centre d'expertise et de recherche en intégration européenne. Il coordonne actuellement le projet [FREE](#) (Football Research in an Enlarged Europe) qui regroupe dix-huit chercheurs de neuf universités européennes. Dans sa chronique, il analyse le cas de Neymar, joueur adulé par toute une nation qui se projette à travers lui.

Les « unes » du monde entier, datées du 14 juin, n'ont d'yeux que pour Neymar, héros providentiel de la Seleção. Ce qui n'est guère étonnant tant ce joueur de 22 ans sort du lot dans une équipe qui paraît certes soudée et déterminée, mais qui ne parvient pas, pour l'instant, à dégager une véritable impression de force collective. Par ailleurs, il a été le seul à convaincre pleinement durant le premier tour d'une poule qui paraissait leur être acquise. Il semble ainsi l'unique personnalité de ce groupe à être capable de porter sur ses épaules le lourd fardeau des attentes d'un public qui refuse d'envisager une autre issue que la victoire finale de leur équipe le 13 juillet prochain.

Clairement identifié comme le « sauveur » du Brésil, il porte cette responsabilité démesurée avec une étonnante sérénité. S'arrêter tranquillement sur le chemin des vestiaires à la mi-temps pour répondre à la demande d'une pose photo avec des employés du stade croisés sur le chemin, c'est fort de décontraction.

Plus important encore, son jeu est conforme aux attentes et aux autoperceptions du public. Il exécute les dribbles et les tirs, il tente les passes et les gestes qui correspondent à ce que les

spectateurs brésiliens désirent voir. Ces derniers ne sont pas dupes : ils savent très bien que l'époque du « joga bonito », le beau jeu mythique des sélections brésiliennes non moins mythiques du passé, est bien révolue. Mais les quelques fulgurances spectaculaires dont Neymar parsème le jeu contemporain, standardisé et européenisé pratiqué par son équipe, leur permettent de se bercer du doux souvenir d'une singularité de style — grandement imaginaire — qui distinguerait les Auriverde de tous les autres.

UNE IMAGE DE SOI IDÉALISÉE

Le propre des héros est de donner aux groupes une incarnation concrète de certains traits qu'ils souhaitent s'attribuer. Un repère ou un rappel, en quelque sorte, d'une image de soi idéalisée. Dans un héros, les autres membres du groupe peuvent, pour reprendre une expression de Jean-Michel Faure, « *sublimer leurs propres destins* ».

Le football est particulièrement propice à produire des héros crédibles, sélectionnés selon des critères perçus comme méritocratiques, issus de toutes les classes socio-économiques. Il est resté — « malgré tout », serait-on tenté d'ajouter — un jeu profondément populaire, partagé par le plus grand nombre. Il rend ainsi possible ce qu'Alain Ehrenberg appelle, dans *Le Culte de la performance*, « *l'épopée de l'homme ordinaire* », et la dénonciation des salaires mirobolants des joueurs vedettes n'y a rien changé. D'autant plus qu'il donne lieu à un discours de sublimation souvent exagéré, mais aussi d'un vocabulaire accessible à tous.

Eriger, dans un élan d'admiration collective, un individu en héros, c'est contribuer à consolider son groupe, à cimenter sa cohésion. La Coupe du monde qui, par définition, réunit d'énormes foules — réelles dans les stades et imaginées devant les écrans — montre à merveille comment fonctionnent ces mécanismes sociaux, en fournissant une occasion en or de projeter des aspirations et des désirs sur des personnes considérées, à tort ou à raison, comme représentantes emblématiques du groupe.

Bertolt Brecht les trouvait « *tristes* » ces « *pays qui ont besoin de héros* ». Il avait raison : la planète est peuplée de pays tristes, et il serait préférable que la vie des peuples soit suffisamment sereine pour qu'ils n'aient effectivement plus besoin de s'inventer des figures héroïques. Pour l'instant, ce n'est pas le cas. Le monde est organisé en nations, et les nations constituent des groupes sociaux qui sont constamment en besoin de consolidation, travaillés en permanence par l'hétérogénéité, toujours sous l'emprise d'un sentiment diffus de la fragilité de la croyance sur laquelle ils reposent.

Un individu qui sort du lot et qui répond au fantasme de la nation est vite héroïsé, qu'il le veuille ou non. Le Brésil a de la chance : Neymar semble s'en accommoder avec un mélange déconcertant de fatalisme devant l'inévitable et de confiance en ses capacités.

Après la main, les « dents de Dieu »

Le Monde.fr | 25.06.2014 à 15h32 • Mis à jour le 25.06.2014 à 17h19 | Par Albrecht Sonntag



Luis Suarez, le 19 juin à Sao Paulo. | REUTERS/© Ivan Alvarado / Reuters

Albrecht Sonntag est sociologue à l'ESSCA, école de management (Angers, Paris), où il dirige le Centre d'expertise et de recherche en intégration européenne. Il coordonne actuellement le projet [FREE](#) (Football Research in an Enlarged Europe) qui regroupe dix-huit chercheurs de neuf universités européennes. Dans sa chronique, il revient sur la morsure uruguayenne.

Il est fort à parier que le geste qui restera de cette Coupe du monde sera non pas un but splendide, un sauvetage miraculeux ou un pénalty raté en demi-finale, mais la morsure de Luis Suarez dans l'épaule du défenseur italien Giorgio Chiellini. Le couronnement d'un match dans lequel le ballon était surtout le prétexte pour des fautes et des simulations. Le genre de match auquel on ne s'attendait presque plus pendant cette Coupe du monde, mais qui finit toujours à arriver quand les enjeux deviennent trop importants.

La folie de l'attaquant uruguayen, élu récemment, rappelons-le, meilleur joueur du meilleur championnat du monde pour sa saison phénoménale avec le FC Liverpool, a fait le tour de la planète dès hier soir sur les écrans de télévision et dans les réseaux sociaux.

Bien entendu, cette transgression démesurée en rappelle d'autres. Comment ne pas penser, par exemple, au légendaire coup de tête de Zinedine Zidane contre Marco Materazzi qui jeta une ombre sur la finale de 2006 et qui restera lié à jamais au souvenir qu'on gardera du meilleur joueur de sa génération. Mais cela rappelle surtout « la main de Dieu », le plus célèbre de tous les gestes antisportifs, ce but de Diego Maradona contre ses « ennemis jurés » anglais en quart de finale du Mondial 1986 au Mexique, lorsqu'il marqua de la main en simulant une tête lobée.

« L'IMPORTANCE DE LA TRICHERIE »

Bien sûr, « les dents de Dieu » de Suarez permettront d'épiloguer à l'infini sur le visage laid du football. Visage toujours sous-jacent, aussi beau soit le spectacle proposé par ailleurs. Mais qu'on le déplore ou qu'on le refoule, la transgression des règles fait partie intégrante du football (et elle n'est, contrairement à un mythe chéri par les pourfendeurs de « l'argent-roi », loin d'être l'apanage du professionnalisme).

Dans sa grande enquête ethnographique sur le football méditerranéen des années 1980, Christian Bromberger a révélé à plusieurs reprises que « *l'importance de la tricherie sur le chemin de la réussite* », ainsi que « *le simulacre et la duperie mis en œuvre à bon escient* » n'étaient rien d'autre que la face cachée de « *l'exaltation du mérite* », tout aussi caractéristique de ce jeu.



Le « fair-play » en toutes circonstances, c'est une invention d'aristocrates victoriens. Un luxe que peuvent se permettre des nantis, qui vivent loin d'une société impitoyable où la réussite sociale n'est accessible que pour ceux qui savent manier la ruse, la supercherie et la mauvaise foi. Les couches populaires et dominées qui se sont approprié le football au cours de la mondialisation spectaculaire dont il a fait l'objet depuis la fin du XIX^{ème} siècle, ont

appliqué à ce jeu leur expérience quotidienne de la nécessité de savoir transgresser des règles. Comme le résumait l'anthropologue brésilien Roberto da Matta il y a trente ans, « *l'art de la filouterie* » était un « *moyen fondamental d'obtenir le succès social* ».

La « *main de Dieu* » de Maradona, cette tricherie monumentale, n'a en aucun cas nui à sa légende. Au contraire, comme le rappelait Eduardo Galeano, le grand romancier et journaliste uruguayen (!), le but fut célébré en Argentine justement *parce que* c'était une tricherie aussi bien exécutée et réussie. D'autant plus qu'on pouvait la « *justifier* » par des « *torts historiques* » qu'on avait subis auparavant. Gageons que Luis Suarez, surtout s'il écope d'une sanction lourde pour son geste de folie, sera défendus par les Uruguayens avec la même ferveur et la même rhétorique du petit « *underdog* » qui doit se défendre avec tous les moyens contre la domination profondément injuste des grands et riches.

Il y a quelques jours, Maradona accueillit Gary Lineker, l'ancien attaquant anglais des années 80, gentleman footballeur et victime de la « *main de Dieu* », dans son émission de télé. On plaisantait de manière fort décontractée sur l'une des transgressions les plus affolantes de l'histoire de la Coupe du monde. Ne soyons pas surpris si dans vingt ou trente ans, Luis Suarez sera la vedette de spots publicitaires dans lesquels il mord, affamé, dans des hamburgers ou nous vante le goût exquis d'un nouveau chewing-gum.

Regards différenciés et stéréotypes sur un Brésil en mode carnaval

Le Monde.fr | 28.06.2014 à 10h27 • Mis à jour le 28.06.2014 à 10h29 | Par Albrecht Sonntag



Deux supporter du Brésil, lors du match d'ouverture contre la Croatie, le 12 juin. | REUTERS/KAI PFAFFENBACH

Albrecht Sonntag est sociologue à l'ESSCA, école de management (Angers, Paris), où il dirige le Centre d'expertise et de recherche en intégration européenne. Il coordonne actuellement le projet [FREE](#) (Football Research in an Enlarged Europe) qui regroupe dix-huit chercheurs de neuf universités européennes. Dans sa chronique, il revient sur l'image du Brésil véhiculée dans les médias depuis le début de la compétition.

Le premier tour de la Coupe du monde s'est achevé jeudi. L'occasion d'un premier bilan de la tornade médiatique à laquelle il fallait s'y attendre et que cet événement a effectivement déclenchée. Un constat s'impose : une Coupe du monde reste une opportunité inégalée d'apprendre quelque chose sur le pays hôte.

Tous les projecteurs du paysage médiatique mondial y sont dirigés et nous avons droit à une véritable leçon d'histoire-géo à grande échelle, surtout en amont de la compétition. Dans le cas du Brésil – n'en déplaise à ceux qui s'adonnent à un « média-bashing » souvent justifié, mais qui relève parfois de l'automatisme un peu facile – nous avons eu droit à une très bonne surprise.

LA FÊTE A PRIS LE DESSUS SUR LA CONTESTATION

Dans leur immense majorité, les médias se sont exercés dans l'analyse différenciée des forces et des faiblesses, des réussites et des travers de ce pays démesuré et dynamique, en proie à ses contradictions qu'est le Brésil d'aujourd'hui. Ils ont scruté ses réalités socio-économiques, culturelles et politiques avec un vrai effort d'adopter une attitude d'empathique critique – effort dont

on aimerait bénéficier à longueur d'année et pour d'autres pays, pas seulement quand le football est de passage.

Bien sûr, une fois le tournoi commencé, l'actualité sportive, dense et passionnante, a pris le dessus, mais nous aurions tort de prétendre qu'elle a occulté la « face cachée » de l'événement, les imperfections bien visibles de la démocratie brésilienne et les manifestations de mécontentement qu'elles suscitent.

Il est cependant vrai que les images des Brésiliens dans et autour des stades ont pris le dessus sur les images de Brésiliens en colère dans les rues ou indifférents au spectacle. Et il est inévitable que le discours sur ces images de fête ait aussi eu recours aux stéréotypes bien ancrés dans l'imaginaire traditionnel.



LE DÉGUISEMENT, DÉNOMINATEUR COMMUN

Ceci dit, les stéréotypes, eux aussi, peuvent réserver des surprises et s'avérer très utiles pour la compréhension de l'événement. Arrêtons-nous un instant sur le carnaval, qui fait partie, avec la samba et le football lui-même, de la trinité des clichés incontournables, autant pour les Brésiliens eux-mêmes que pour le reste du monde.

Il se trouve que le carnaval, à y regarder de plus près, est une métaphore assez appropriée pour la Coupe du monde dans son ensemble. Si la fonction du carnaval est d'abolir, pendant une parenthèse de courte durée, les clivages entre les individus et les groupes sociaux, et de les transcender dans un débridement d'émotions collectives assez primaires, l'image paraît effectivement bien choisie. Au Brésil ou ailleurs, le carnaval et la Coupe du monde ont en commun que le déguisement, le maquillage, le bruit permanent y sont de rigueur. Sans parler de la consommation d'alcool sans modération.

Le carnaval, comme la Coupe du monde, ne peut exister que par la foule. Il lui permet de se réapproprier l'espace public, l'autorise à abandonner temporairement les convenances, à laisser libre cours à des émotions prosrites ou canalisées en temps normal. C'est un exutoire, dont le caractère

intrinsèquement éphémère est bien intériorisé par tous. Il ne renverse pas l'ordre social. Au contraire, lors du retour au normal, il le réaffirme pleinement.

CONTRÔLE DE SOI IMPOSÉ PAR LA CIVILISATION

Pourquoi se laisse-t-on aller au carnaval ? Pour sortir, ne serait-ce qu'un moment, de son existence ordinaire, dans une désobéissance jubilatoire aux règles et codes imposés par la société « civilisée » ? Pour bénéficier d'un « *permis temporaire à l'excès et à la transgression* » ? Ou simplement pour se perdre dans le groupe, dans sa communauté, pour suivre la foule sans avoir besoin d'obéir aux normes et aux conventions sociales ?

Dans un livre remarquable paru en 2012, fruit de seize ans de recherche parmi les supporters anglais, l'ethnologue britannique Geoff Pearson arrive à la conclusion que ce sont là exactement les motivations premières de la grande majorité de ceux qui peuplent les stades. Le spectacle sportif n'est que prétexte pour ces « carnival fans ». Et l'expression « prendre du bon temps », quasi-systématiquement mis en avant comme objectif prioritaire, renvoie implicitement au fait que le temps normal n'est pas perçu comme « bon ». Ce qui en dit long sur le stress psychologique que nous inflige le contrôle de soi imposé par la civilisation.

Le carnaval – celui qui est célébré annuellement dans ses hauts-lieux – et le carnaval footballistique de la Coupe du monde relèvent en quelque sorte de l'hygiène sociale. Dans la société qui est la nôtre, ils semblent répondre tous les deux à un vrai besoin de parenthèse. Ce besoin n'est peut-être pas partagé par tous, mais il fait du bien à beaucoup d'entre nous.

Le football, ce royaume du conditionnel

Le Monde.fr | 29.06.2014 à 13h39 | Par Albrecht Sonntag



Gonzalo Jara, Gary Medel et Eugenio Mena,
héros vaincus du huitième de finale du Mondial face au Brésil,
le 28 juin à Belo Horizonte. | REUTERS/© DYLAN MARTINEZ / Reuters

Albrecht Sonntag est sociologue à l'ESSCA, école de management (Angers, Paris), où il dirige le Centre d'expertise et de recherche en intégration européenne. Il coordonne actuellement le projet FREE (Football Research in an Enlarged Europe) qui regroupe dix-huit chercheurs de neuf universités européennes. Dans sa chronique, il revient sur la défaite douloureuse du Chili contre le Brésil.

On y est donc entré, dans cette deuxième phase du tournoi, dite « à élimination directe », expression un peu adoucie à laquelle l'anglais (imité par l'allemand) préfère la clarté brute du terme « *knock-out stage* ». Et on était effectivement « K.-O. » après la bataille âpre et indécise que se sont livrés Brésiliens et Chiliens hier à Belo Horizonte et à la fin de laquelle l'équipe chilienne aurait pu produire l'un des knock-out les plus retentissants de l'histoire de la Coupe du monde. Aurait pu. Si seulement la belle frappe de l'attaquant Mauricio Pinilla n'avait pas heurté la barre transversale à une minute de la fin des prolongations. Si seulement le tir au but final du valeureux défenseur Gonzalo Jara n'avait pas fini sur le poteau. Si seulement les dieux du football en avaient décidé autrement.

Y a-t-il un autre sport collectif où l'aléatoire, la chance, le hasard ont autant d'impact sur le résultat ? Où le mérite, notion sur laquelle toute la logique de la réussite sportive est pourtant en principe fondée, est finalement insaisissable ? Au football, le mérite se discute à l'infini. Qu'est-ce qui fait qu'une équipe mérite de gagner ? Des statistiques, comme la possession de balle, les kilomètres

parcours, le nombre de tirs tentés ? Ou des valeurs non quantifiables, comme l'intelligence collective, le fair-play, l'abnégation sans faille ?

Il y a tant de paramètres, tant d'opinions possibles... Qui plus est : elles sont toutes valables. Tout le monde a raison, aussi subjectif que soit son jugement. Et tout le monde sait qu'il est vain de chercher des vérités absolues ou des réponses définitives. De toute façon, l'essentiel n'est pas là. Le flot ininterrompu des commentaires, dans la presse ou sur les plateaux de télévision, dans les bistrots ou sur les canapés, a surtout pour but de revivre l'événement, de « refaire le match », d'explorer toutes les possibilités du conditionnel II : « *Qu'est-ce qui se serait passé si... ?* », « *Si seulement, il avait...* » « *Il n'aurait jamais dû...* »

Refaire le match, c'est un peu arrêter le temps. C'est retourner en arrière, rembobiner le film et appuyer sur « pause » juste avant l'erreur fatale, le geste décisif, le tournant de l'histoire. Dans les rencontres impitoyables de la « phase K.-O. » de la Coupe du monde, c'est avant tout revivre des émotions fortes. Qu'importe leur nature — qu'il s'agisse de reprendre une douche d'euphorie ou de se replonger dans la détresse — pourvu qu'on ait l'ivresse de l'émotion collective profondément ressentie et partagée avec sa communauté.

UNE ÉVACUATION DU TROP-PLEIN DE TENSION

Pour l'écrivain et philosophe suisse Georges Haldas, mort en 2010, le discours sans fin suscité par le football n'était rien d'autre que « *la genèse d'une poésie* ». Selon lui, l'être humain ne peut se satisfaire du seul vécu. Il a besoin de « *prolonger le vécu par la parole, et le prolonger au cours de la conversation, c'est-à-dire en entrant en relation avec les autres par la parole pour revivre la chose* ». On peut y ajouter que la mise en récit du football, ce jeu avec le conditionnel du passé qu'on sait pourtant inutile, toutes ces controverses autour du « mérite » qu'on sait pourtant vaines, possède aussi une fonction cathartique : il y a dans le récit une évacuation du trop-plein de tension accumulé pendant le match, un soulagement du stress vécu dans la parole.

Les Chiliens malheureux peuvent se consoler : il n'y a pas mieux pour entrer dans la légende du football que de sortir perdant d'un match qui aurait pu tourner autrement. Le nouveau musée de l'AS Saint-Etienne exhibe fièrement les maudits « poteaux carrés de Glasgow » qui les ont empêchés de battre le Bayern Munich de Franz Beckenbauer en mai 1976. Au Chili aussi on en reparlera encore longtemps, de cette équipe qui « *méritait* » tellement la victoire et qui n'aurait jamais dû perdre. Si seulement...

Qui soutenir quand on est orphelin de son équipe ?

Le Monde.fr | 30.06.2014 à 13h05 | Par Albrecht Sonntag



Un supporter mexicain pleure l'élimination de son équipe, le 29 juin. | AP/Eduardo Verdugo

Albrecht Sonntag est sociologue à l'ESSCA, école de management (Angers, Paris), où il dirige le Centre d'expertise et de recherche en intégration européenne. Il coordonne actuellement le projet [FREE](#) (Football Research in an Enlarged Europe) qui regroupe dix-huit chercheurs de neuf universités européennes. Dans sa chronique, il revient sur le changement identitaire qu'un supporter s'impose (ou pas) une fois son équipe éliminée du tournoi.

Depuis une semaine, la Coupe du monde produit quotidiennement des orphelins. On parle des amateurs de football, tous les jours un peu plus nombreux, qui ont vu l'équipe de leur pays se faire éliminer, mais qui restent attirés par le Mondial et continuent à regarder les matchs. Or, on le sait bien : au-delà des qualités intrinsèques que possède ce jeu et qui expliquent pour une grande partie son succès planétaire, c'est bien l'identification à « son » équipe qui multiplie l'attrait des rencontres internationales. Un petit adjectif possessif qui change tout.

Une fois orphelin de « son » équipe, faut-il, en tant que spectateur, prendre parti pour l'une des nations toujours en lice afin de bénéficier pleinement des ressorts dramatiques d'un match ? Serait-il possible que cette Coupe du monde soit en train de bousculer même cette vieille certitude selon laquelle la « partisanerie » est une attitude indispensable pour satisfaire la « quête de l'excitation » que le philosophe Norbert Elias identifiait comme caractéristique essentielle du sport de l'ère moderne ? Il est vrai que le spectacle haletant offert par les quatre huitièmes de finale joués jusqu'ici pouvait parfaitement se déguster sans affinité particulière pour l'une des équipes, [tant elles avaient toutes du mérite](#).

« TOUT SAUF LE VOISIN »

Il n'en reste pas moins que le spectateur a généralement du mal à résister au réflexe de s'engager émotionnellement en faveur d'une des équipes qui s'affrontent. Et il est donc fort à parier que les « orphelins » se trouvent une équipe de substitution, soit au cas par cas, soit pour le restant du tournoi.

Les motivations de se muer en partisan d'un soir sont multiples. On peut se mettre à défendre les « David » contre les « Goliath », dans un quart de finale Costa Rica - Pays-Bas par exemple, dans l'espoir de continuer à vivre une Coupe du monde des surprises. On peut souhaiter aux Brésiliens le bonheur de remporter leur sixième étoile, en reconnaissance de tout ce qu'ils ont apporté au football et pour effacer la souvenir noir de leur défaite en 1950. On peut être adepte du « TSV » (« tout sauf le voisin »), attitude qui fait appel à des rivalités bien ancrées dans la mémoire du football mais bien plus souvent vécue sur le mode ironique qu'il n'y paraît.

Quelle que soit sa motivation profonde, chacun trouvera une bonne justification pour le soutien qu'il accorde aux uns et aux autres. Et, s'il ne l'a pas encore fait au coup d'envoi, fermement décidé à rester neutre, un penalty injustifié, un but irrégulier ou une faute grossière risqueront d'activer vite le justicier révolté qui sommeille en lui.

LE TRANSFERT DE SYMPATHIE, UN PHÉNOMÈNE ASSEZ SAIN

Le transfert de sympathie s'articule différemment selon les pays concernés. Comme le révèle la récente enquête du projet FREE, plus de la moitié des amateurs de football en France et en Angleterre déclarent avoir un favori de cœur une fois leur propre équipe éliminée. Ils sont bien moins nombreux en Italie ou en Espagne (où l'on s'était d'ailleurs aussi montré nettement plus certain, juste avant le tournoi, de la victoire finale de sa propre équipe).

Quand on pose la question de savoir sur quel pays se reportent les sympathies, les réponses semblent dictées dans quasiment tous les pays par la qualité esthétique du jeu proposé (Espagne et Brésil notamment), mais aussi par une affection – surprise, surprise ! – pour le voisin qu'on aime pourtant détester. Le transfert de sympathie est un phénomène finalement assez sain. Car il oblige le spectateur à se mettre à la place d'un membre d'une autre communauté que la sienne et à souffrir ou jubiler avec elle.

Un exercice d'empathie interculturelle tout à fait salubre qui permet de s'entraîner à mettre les émotions en perspective, à prendre du recul sur ses propres réactions spontanées et irrationnelles. Par les temps qui courent, avec leur lot d'angoisses identitaires et de surenchères hystériques qui polluent les perceptions mutuelles et le dialogue entre groupes sociaux, cela ne peut pas faire de mal.

France-Allemagne : Ach ! Séville !

Le Monde.fr | 01.07.2014 à 15h59 | Par Albrecht Sonntag



Patrick Battiston emmené sur une civière après le choc avec le gardien allemand Harald Schumacher. | AFP

Albrecht Sonntag est sociologue à l'ESSCA, école de management (Angers, Paris), où il dirige le Centre d'expertise et de recherche en intégration européenne. Il coordonne actuellement le projet [FREE \(Football Research in an Enlarged Europe\)](#) qui regroupe dix-huit chercheurs de neuf universités européennes. Dans sa chronique, il revient sur le changement identitaire qu'un supporter s'impose (ou pas) une fois son équipe éliminée du tournoi.

Attention, danger d'overdose ! Pendant les quatre jours qui nous séparent du quart de finale France – Allemagne, vendredi, les médias, sans exception, vont nous passer les images et les souvenirs douloureux de Séville 82 en boucle, histoire d'émotionnaliser, voire d'hystériser l'événement à venir.

Quatre jours durant lesquels les joueurs concernés et leurs entraîneurs auront fort à faire de dédramatiser les enjeux. Quatre jours qui rappelleront à tous qu'un France-Allemagne, ce ne sera plus jamais un match normal.

C'est que la demi-finale de Séville, dont la dimension injuste, tragique, voire immorale est ressassée depuis plus de trente ans, fait tache dans l'histoire récente franco-allemande. Une histoire qui a été marquée par une volonté réelle de réconciliation puis d'amitié, exprimée non seulement par les leaders politiques mais surtout portée par la société civile, la France et l'Allemagne « d'en bas », comme en témoignent les plus de 2 000 jumelages.

Une histoire exemplaire de rupture avec les cercles vicieux du passé et de la mémoire empoisonnée de toutes ces guerres, souvent citée en exemple à travers le monde. Et juste au milieu de ces décennies de travail de compréhension et de rapprochement, il y a la plaie ouverte de Séville.

LA MÉMOIRE EMPOISONNÉE

Ils vont en baver, d'ici vendredi, tous ceux qui s'engagent au quotidien en faveur de l'amitié franco-allemande. S'ils ont plus de quarante ans, ils risquent de s'attraper eux-mêmes en flagrant délit de revanchisme footballistique. Et s'ils ont, comme le disait une fois Helmut Kohl avec la maladresse qui lui était propre, au sujet des Allemands nés dans les années 1940, « *la grâce de la naissance tardive* », ils en auront tout de même entendu parler, puisque ce match a carrément fait l'objet d'un culte commémoratif en France.

Le 8 juillet 2012, le journal télévisé de France 2 a montré les images de la visite commune effectuée par François Hollande et Angela Merkel dans la Cathédrale de Reims, 50 ans jour pour jour après que leurs illustres prédécesseurs Charles de Gaulle et Konrad Adenauer y avaient assisté ensemble à un Te Deum, préparant ainsi le chemin et les opinions pour le Traité de l'Elysée signé six mois plus tard. Si les deux gouvernements n'avaient pas décidé de rappeler ce moment dans un acte de commémoration officielle, le JT en aurait-il seulement fait mention ?

Après avoir balayé rapidement ces images obligatoires, on s'arrêta avec autrement plus d'insistance sur un autre anniversaire : celui des 30 ans de Séville. Le ralenti de l'attentat de Schumacher contre Battiston, le drame des tirs-au-but (les premiers dans l'histoire de la Coupe du monde d'ailleurs !), les témoignages émouvants des acteurs de l'époque. Les autres médias n'étaient pas en reste : le *France Football* de la même semaine était entièrement consacré au souvenir de ce seul match, sur Internet, on se demandait, non sans ironie, s'il fallait, trente ans après, « *encore détester l'Allemagne* » (slate.fr), en évoquant Schumacher, ce « *Ben Laden allemand* » (café Babel).

LE COMBAT ÉTERNEL ENTRE LE BIEN ET LE MAL

L'attaque non-sanctionnée de Schumacher, le comportement de son équipe, le déroulement du match, tout cela a contribué au fait que la nuit de Séville a pris des dimensions manichéennes, une constellation digne du *Seigneur des Anneaux*, ou de *La Guerre des Etoiles* : le combat éternel entre le Bien et le Mal. Sauf que la Mal a gagné à la fin. Un scénario impensable pour Hollywood, mais ô combien plausible au football, ce grand producteur d'injustices inadmissibles.

C'est peut-être pour cette raison que les Français ont tant envie de se souvenir de cette rencontre. Jamais, ni avant ni après, les rôles n'avaient été distribués aussi clairement, avec l'équipe française si indiscutablement du bon côté de l'éthique sportive, voire de l'éthique tout court. Jamais depuis, comme le rappelait Philippe Delerm très justement, on n'a été « *aussi joyeux qu'on était triste le 8 juillet 1982* ».

Visiblement, les détresses inconsolables sont bien moins éphémères que les euphories d'un moment. Que faut-il souhaiter pour vendredi prochain ? On peut souhaiter à Patrick Battiston, ce gentleman du football qui ne s'est jamais laissé instrumentaliser, d'être injoignable. On peut souhaiter que les dieux du football nous épargnent une séance de tirs-au-but. Et que les aléas du match nous évitent qu'il y ait des bons et des méchants à la fin. Juste des vainqueurs heureux et des perdants vaillants qui échangent leur maillot. Un peu de football superficiel et léger, cela nous changera de la profondeur et du poids du souvenir de Séville.

Gare à la tentation des conclusions hâtives

Le Monde.fr | 03.07.2014 à 09h29 | Par Albrecht Sonntag



Avec seulement 8 matches restant, la tentation est grande de se laisser aller à dresser de premiers bilans. | AP/Ricardo Mazalan

Albrecht Sonntag est sociologue à l'ESSCA, école de management (Angers, Paris), où il dirige le Centre d'expertise et de recherche en intégration européenne. Il coordonne actuellement le projet [FREE](#) (Football Research in an Enlarged Europe) qui regroupe dix-huit chercheurs de neuf universités européennes. Dans sa chronique, il revient sur le non-bilan des deux premières semaines du Mondial.

Deux journées sans matches, pas loin de 90 % des 64 rencontres déjà derrière nous, plus que 8 à venir. La tentation est grande de se laisser aller à dresser de premiers bilans de cette Coupe du monde. Méfions-nous cependant des conclusions hâtives. Surtout si ces dernières s'appuient sur les résultats des huitièmes de finale. Car chacun des huit matches a été âprement disputé, et chacun aurait pu produire un autre vainqueur, souvent à quelques malheureux centimètres près.

On aurait pu assister à une hécatombe des « grands » (Brésil, Allemagne, Pays-Bas, Argentine, France). Or ils sont tous là, en quarts, qualifiés certes dans la douleur, mais qualifiés quand même. Et il n'y a strictement aucune conclusion à en tirer si ce n'est que les voies du football restent impénétrables. Ou, comme on l'a formulé dans une chronique récente, le football reste le [« royaume du conditionnel »](#).

Méfions-nous de la surinterprétation des résultats. Souvent, on a envie de trouver des explications pour ce qui est parfaitement inexplicable. Prenons par exemple le sort des équipes européennes. En matière de performance, le départ « prématuré » de l'Espagne, de l'Italie et de l'Angleterre a fait couler beaucoup d'encre. Faut-il pour autant en déduire un mouvement de fond ? A déconseiller. En France, on est pourtant bien placé pour savoir que les performances des sélections nationales, collectifs à l'équilibre fragile, peuvent se dessiner en dents de scie.

AUCUNE SUPÉRIORITÉ D'UN MODÈLE SUR UN AUTRE

Vendredi et samedi, en quarts de finale, il n'y a plus que quatre sélections européennes en lice. Est-ce synonyme de déclin, l'annonce d'une future suprématie du football latino-américain ? Possible. Mais si l'une d'entre elles devait aller jusqu'au bout et remporter le Mondial, ce qui n'a rien d'absurde, tout le monde soulignerait que c'est un exploit historique puisque jamais une sélection européenne n'a gagné le trophée dans le nouveau monde.

Résistons aussi à la tentation de penser que les rescapés européens soient justement la France, l'Allemagne, la Belgique et les Pays-Bas. Que ce soient précisément les pays de l'Europe rhénane, échine de l'intégration européenne depuis le début des années 1950 n'est que pure coïncidence. Cela permet de s'amuser avec des tweets du genre « La vieille Europe fait de la résistance », rien de plus.

Et nous devrions rester très prudents devant l'observation que les nations européennes les plus performantes de cette Coupe du monde soient justement celles qui possèdent des codes de la nationalité ouvertes, intégrant le droit du sol et produisant par conséquent des équipes qui reflètent la diversité ethnique des pays d'immigration qu'elles représentent.

N'en déduisons aucune supériorité d'un modèle sur un autre. Il y a deux ans seulement, l'Italie et l'Espagne, pas vraiment les prototypes d'équipes multiculturelles, ont disputé la finale de l'Euro. Que fallait-il alors conclure ? Rien, justement.

UNE AUTHENTICITÉ PRÉSERVÉE

Pas de conclusions hâtives, donc. Ce qu'on est en droit d'observer, cependant, ce sont quelques tendances de fond du football mondial engagées depuis les années 1990 déjà et pleinement confirmées par ce tournoi. Le fait, par exemple, que la globalisation du football continue de resserrer les écarts de niveau entre les sélections. Mais aussi et surtout la divergence croissante entre le football des clubs et le football des sélections.

Le premier s'est mué, sous les coups de boutoir de la professionnalisation des ligues, de la commercialisation à outrance et du brassage sans limite facilité par l'arrêt Bosman, en produit « premium » formidable et lucratif de l'industrie du divertissement mondial. Il n'a jamais été aussi spectaculaire, mais il a aussi perdu quelque chose sur le chemin.

Son évolution a surtout permis aux équipes nationales et à leurs compétitions de se repositionner, de se re-profiler comme la variante du football qui a préservé son authenticité, son désintéressement et, n'ayons pas peur des mots, une part de son innocence : malgré des primes substantielles, les acteurs semblent s'y investir pour l'honneur et pour réaliser leurs propres rêves de gamins. En s'éloignant l'un de l'autre, les deux footbals ont gagné en profil.

La distinction toujours plus prononcée entre eux leur permet d'affiner leurs identités respectives. Tout porte à croire qu'il s'agit, notamment pour les équipes nationales, d'une évolution non intentionnelle plutôt que d'une campagne de marketing brillante. Peu importe, en fait. Ce qui est certain est que cette Coupe du monde, si elle se refuse aux conclusions hâtives, a déjà pleinement bénéficié de cette tendance profonde.

Les amateurs de football sont-ils prisonniers de leur enfance ?

Le Monde.fr | 04.07.2014 à 11h34 | Par Albrecht Sonntag



Un jeune supporteur portugais,
le 22 juin à Lisbonne. | AFP/PATRICIA DE MELO MOREIRA

Albrecht Sonntag est sociologue à l'ESSCA, école de management (Angers, Paris), où il dirige le Centre d'expertise et de recherche en intégration européenne. Il coordonne actuellement le projet [FREE](#) (Football Research in an Enlarged Europe) qui regroupe dix-huit chercheurs de neuf universités européennes. Dans sa chronique, il revient sur la madeleine de Proust du football.

Ils ont de la chance, ces dizaines de milliers de couples mixtes franco-allemands qui, de chaque côté du Rhin, regarderont ce soir ce que *L'Equipe* a nommé « l'affiche culte ». Quel que soit le résultat, ils pourront se réjouir de voir l'une de leurs équipes de cœur qualifiée pour les demi-finales.

Les couples franco-allemands [sont des champions inégalés du « transfert de sympathie »](#). Pour beaucoup d'entre eux, ils s'y sont entraînés depuis de longues années, en s'investissant dans les jumelages, les échanges, le dialogue, en essayant de susciter auprès de leurs compatriotes la curiosité et la sympathie pour le pays voisin et ses habitants, ces gens « *finalelement plutôt sympa* » qui insistent à parler « *une langue difficile* ».

VEXANT POUR LE LIBRE ARBITRE

Et pourtant, ce soir, ceux parmi eux qui aiment le football (et ils sont nombreux, comme partout ailleurs) feront une expérience intrigante. Ces esprits binationaux, biculturels, bilingues, bien émancipés du diktat de leur éducation sous l'emprise des systèmes scolaires et des médias nationaux, ouvert au monde et à l'aise dans leurs réseaux transfrontaliers, promoteurs d'une Europe de la libre circulation, céderont au bon vieux réflexe du patriotisme footballistique.

Pendant quatre-vingt-dix minutes, voire plus, ils redeviendront bêtement allemands et français. C'est que, mine de rien, dès qu'il s'agit de football, même l'individu contemporain qui se sent « postmoderne », affranchi de l'esclavage émotionnel des identités nationales, ces constructions artificielles léguées par le XIX^e siècle, reste en quelque sorte prisonnier de son enfance. C'en est presque vexant pour le libre arbitre, une vérité pas facile à digérer, mais que la Coupe du monde rappelle impitoyablement.

Car la Coupe du monde, c'est toujours un retour à l'enfance. C'est en enfance qu'on attrape généralement le virus du football, en jouant, certes, mais aussi en absorbant des images et des discours. Il y a là non seulement la découverte d'un jeu passionnant et d'un sport amusant, mais l'appropriation de toute une mémoire collective, forcément « légendaire », transmise d'une génération à l'autre.

NOMS DE PAYS, COULEURS, EMBLÈMES ET STÉRÉOTYPES

C'est une porte qui s'ouvre sur tout un monde parallèle, dont on apprend les mots et les noms, les dates et les événements dignes d'être rappelés. En regardant sa première Coupe du monde, on apprend un peu plus ce que « nous » veut dire. On apprend à faire le lien entre des noms de pays, des couleurs, des emblèmes et des stéréotypes, et on obtient un aperçu très concret de la diversité culturelle qui caractérise le monde, pourtant réuni dans une même fête. L'identification à « son » équipe, cela s'apprend dans un cadre social, et c'est un apprentissage dont on reste marqué à vie.

Combien de fois le pauvre Daniel Cohn-Bendit a-t-il dû expliquer patiemment aux médias qu'il avait beau porter l'étiquette de « juif allemand », avoir fait la quasi-totalité de sa carrière politique en Allemagne et en tant que député allemand au Parlement européen, cela ne changeait rien au fait qu'il était irrémédiablement français quand il s'agissait de football ? Il a été socialisé dans la communauté du football par la Coupe du monde 1958 et les exploits de l'équipe de France et de ses stars Raymond Kopa, Roger Piantoni, Robert Jonquet, sans oublier les 13 buts de Just Fontaine ! Une expérience « inoubliable » au sens primitif du terme.

SOCIALISATION À L'APPARTENANCE NATIONALE

Ce soir, il sera bleu, presque malgré lui, il n'y a rien à faire. Est-on prisonnier à vie de son éveil au football ? En tout cas, c'est une prison dont il est drôlement difficile de s'échapper. La Coupe du monde est une instance de socialisation à l'appartenance nationale aussi importante qu'elle est sous-estimée. Elle donne aux jeunes membres d'une communauté nationale une première idée de la puissance émotionnelle redoutable du lien national, et elle leur fournit une illustration très concrète de ce que revêt le mot « inter-national ».

Une fois adulte, tout est dans la manière dont on gère l'empreinte de cette expérience de socialisation ou d'« acculturation ». Se savoir « condamné à vie » par des mécanismes psychosociaux sur lesquels on n'a pas d'emprise est un premier pas vers « une libération conditionnelle » de la prison émotionnelle. Pour les couples franco-allemands, le match de ce soir sera une occasion de s'adonner à l'auto-analyse : ils pourront observer sur eux-mêmes la disparition inquiétante de leur double identité si sereine dès le coup d'envoi, pour la retrouver, soulagés, avec le sifflet final. Puis se réjouir pour et avec l'autre que l'aventure continue.

Les effets secondaires du gigantisme

Le Monde.fr | 07.07.2014 à 16h33 | Par Albrecht Sonntag



Brésiliens et Allemands à la fête,
le 4 juillet. | REUTERS/ARND WIEGMANN

Albrecht Sonntag est sociologue à l'ESSCA, école de management (Angers, Paris), où il dirige le Centre d'expertise et de recherche en intégration européenne. Il coordonne actuellement le projet [FREE](#) (Football Research in an Enlarged Europe), qui regroupe dix-huit chercheurs de neuf universités européennes. Dans sa chronique, il revient sur la physionomie des demi-finales et l'accaparement du football mondial par les grandes nations.

La plus grande surprise de cette Coupe du monde, c'est que, finalement, il n'y en a pas. Une fois atteint le stade des demi-finales, c'est bien les *usual suspects* qui se retrouvent entre eux. Et pourtant, comme l'ont montré les huitièmes de finale il y a une semaine, les écarts entre favoris et invités surprise se sont resserrés, ce qui est une bonne nouvelle pour le football et a fortement contribué à l'attractivité du spectacle proposé.

Ce nivellement par le haut est sans doute dû à trois facteurs-clés. D'abord, la poursuite de la globalisation des tactiques et des modes d'entraînement – à l'ère des analyses vidéo et des statistiques immédiatement disponibles, l'émulation des meilleurs s'opère de manière efficace. Ensuite, l'imposition des standards européens : aucune des 19 équipes non européennes n'avait aligné un effectif sans joueur évoluant dans un championnat européen – au total, plus de 60 % de ces joueurs exercent leur métier en Europe. Il ne faut pas sous-estimer, enfin, la dynamique propre à cette compétition hors norme qui permet à de « petites » équipes de se transcender et de former des collectifs plus forts que leurs individualités.

Et pourtant, les demi-finales n'opposent que de « grandes nations » de football. Brésil-Allemagne, c'est un total ahurissant de 13 finales de Coupes du monde sur 19, dont une entre eux. En y ajoutant l'Argentine et les Pays-Bas, on en arrive à 21 participations en finale sur 38 possibles. C'est étrange : [comment expliquer que dans le jeu où, en raison de la pénurie relative de buts](#) les victoires

des David contre les Goliath sont en principe davantage possibles qu'ailleurs, ce soient finalement les Goliath qui trident quand même les meilleures places ? C'est peut-être un effet secondaire du gigantisme de l'événement.

Les dimensions de la Coupe du monde sont telles qu'elles limitent non seulement l'organisation du tournoi à un petit cercle de pays possédant une taille économique critique – il est impensable aujourd'hui d'imaginer des Coupes du monde en Suisse, en Suède ou au Chili comme entre 1954 et 1962 – mais aussi, de plus en plus, les chances de la remporter aux pays qui possèdent les ressources nécessaires pour réussir au football, à savoir des infrastructures très développées et un système de formation efficace (donc de l'argent) ; un vivier de talents important (donc une large population, mais aussi une forte assise historique du football dans la société) ; une grande expérience de gérer les efforts dans un tournoi qui est très long, sans doute trop long pour favoriser l'égalité des chances.

AUCUN VÉRITABLE « INVITÉ SURPRISE » DEPUIS 1998

Quand le Danemark a remporté l'Euro en 1992, il l'a fait en jouant cinq matchs en l'espace d'exactement quinze jours. La Grèce, en 2004, devait déjà disputer six matchs en trois semaines. Remporter une Coupe du monde avec 32 équipes nécessite sept matchs au cours d'un mois entier. Cela explique peut-être pourquoi, mis à part le tournoi de 2002 que certains surnommaient « le Mondial de la fatigue » en raison du manque de récupération des grandes vedettes après leur saison en club, toutes les Coupes du monde à 32 équipes, format inauguré en 1998, n'aient eu aucun véritable « invité surprise » en demi-finales. En 2006, les Européens trustaient les quatre places, l'édition 2010 réunissait le champion d'Europe en titre et trois anciens vainqueurs et finalistes.

UN RISQUE POUR L'ATTRACTIVITÉ SUR LE LONG TERME

Faut-il regretter qu'il n'y ait pas plus de renouvellement parmi les vainqueurs potentiels de l'épreuve ? Que l'étoile de 2014 risque de se faire broder sur un maillot déjà bien garni ? Peut-être bien. Un haut degré d'incertitude est un facteur essentiel et précieux de la fascination qu'exerce le football. Les compétitions dont le format la réduit trop fortement prennent un risque pour leur attractivité à moyen et long terme (une menace qui commence à peser sur la Ligue des champions par exemple).

Si on aime le football, on aurait intérêt, en toute neutralité, à voir les Pays-Bas aller enfin au bout, après avoir échoué trois fois en finale. Un nouveau nom dans le palmarès de la Coupe du monde, après la France il y a seize ans et l'Espagne en 2010, cela lui ferait du bien. Un pays vainqueur peuplé de « seulement » 17 millions d'habitants, cela montrerait que les victoires ne sont pas réservées aux mastodontes démographiques. Et une étoile sur le maillot orange, il faut reconnaître que cela aurait un certain chic et ne déplairait pas à ceux qui se souviennent de ce que les joueurs en orange ont apporté à ce jeu depuis quarante ans.

Triomphes et traumatismes

Le Monde.fr | 08.07.2014 à 18h14 | Par Albrecht Sonntag



David Luiz, buteur rageur contre la Colombie, le 4 juillet. | REUTERS/© STEFANO RELLANDINI / Reuters

Albrecht Sonntag est sociologue à l'ESSCA, école de management (Angers, Paris), où il dirige le Centre d'expertise et de recherche en intégration européenne. Il coordonne actuellement le projet [FREE](#) (Football Research in an Enlarged Europe), qui regroupe dix-huit chercheurs de neuf universités européennes. Dans sa chronique, il revient sur les raisons pour lesquelles la société est vouée à vibrer au rythme du football.

On peut reprocher beaucoup de choses aux tabloïds britanniques, mais il faut reconnaître qu'ils ont le sens de la formule. Le jour où l'Angleterre affrontait le Brésil en 2002, le *Daily Mail* n'afficha pour couverture qu'une simple croix de saint Georges, accompagnée des mots « *This page is cancelled. Nothing else matters* » (« Cette page est supprimée. Rien d'autre ne compte »).

C'est totalement exagéré et, en même temps, c'est bien vu. Il y a des jours où rien ne semble compter que les symboles derrière lesquels le groupe se rassemble. Encore plus lorsqu'il s'agit de groupes nationaux, toujours sensibles à la « *nationalisation des masses* », dont l'historien Georges Mosse a si bien décortiqué les mécanismes et dont les stades ont toujours été un théâtre de référence.

Ce sont des jours qui se soldent en « *triomphes ou traumatismes* », ces deux grands piliers sur lesquels s'appuient les mémoires collectives de nos nations selon le titre éponyme de l'ouvrage remarquable du sociologue Bernhard Giesen. Inutile de préciser que c'est surtout les guerres qui au cours des siècles ont fourni ces triomphes et ces traumatismes, et ce sont les Etats qui, à travers les livres d'histoire, les monuments, les commémorations de toute sorte, en ont transmis la signification à travers les générations.

SIMULACRE DE GUERRE

Le football, qui de toute évidence reste un simulacre de guerre, est également très prolifique dans la production de moments triomphants ou traumatisants. Avec une histoire de plus de quatre-vingts ans, la Coupe du monde a accumulé sa propre mémoire collective, étonnamment vive et présente dans les esprits des amateurs de ce jeu, et ce, non seulement dans les pays le plus fréquemment impliqués.

Aujourd'hui, elle se partage même au-delà du cercle (déjà assez large) des initiés du football. Il faut avoir vécu dans une grotte ou s'être enfermé dans sa cave durant ces dernières semaines pour ne pas avoir entendu parler du « *match de la honte* », de la « *main de Dieu* », du « *miracle de Berne* », du « *but de Wembley* », etc., etc. Le « [drame de Séville](#) » a phagocyté pendant trois jours l'actualité en France et en Allemagne, et combien de fois depuis le début de la compétition a-t-on évoqué à travers le paysage médiatique la grande « *tragédie nationale du Maracanã* » que vécurent les Brésiliens en 1950 lorsque les Uruguayens ravirent le titre qui leur était pourtant promis ?

DE QUOI AIME-T-ON SE SOUVENIR ?

En raison de la multiplication des acteurs médiatiques et des canaux de communication, les références à ces « lieux de mémoire » du football sont devenues omniprésentes. Cela se comprend : l'ensemble des médias se sentent obligés de trouver des angles ou des approches autour de l'événement qui peuvent intéresser un large public, tout en faisant mine d'éduquer ce dernier. L'histoire du jeu et la mémoire qu'elle a laissée (très sélective, souvent anecdotique, comme toute mémoire) s'y prêtent à merveille.

On peut trouver tout cela exagéré, démesuré, disproportionné. Mais on peut aussi se demander pourquoi ceux qui écrivent l'histoire avec un grand « H » ont si peu d'estime pour les lieux de mémoire des passions ordinaires et des choses futiles, pour les panthéons parallèles de la culture populaire. Et pourtant, de quoi se souvient-on ? Qu'est-ce qui est, au sens primitif du mot, « mémorable » ? En d'autres termes : de quoi aime-t-on se souvenir ?

« ALBUMS DE FAMILLE » DES NATIONS

A cette question, le grand philologue allemand, Walter Jens, l'un des intellectuels de premier plan de l'Allemagne de l'après-guerre, mort en 2013, donna la réponse suivante : « *Quand j'aurai oublié le dernier vers de Goethe, je serai toujours capable d'énumérer la ligne d'attaque du club d'Eimsbüttel.* » Ce soir, le football produira à nouveau des souvenirs. Il ajoutera un triomphe et un traumatisme à sa mémoire déjà bien fournie.

On ne prend pas de risque en affirmant que l'un ou l'autre seront vécus de manière un peu plus modérée en Allemagne qu'au Brésil. Mais des deux côtés on s'en souviendra. Bien sûr, ce n'est que du football. Mais l'intensité des émotions suscitées par la Coupe du monde imprime des images bien durables dans les « albums de famille » des nations.

En Algérie, en Colombie et au Costa Rica, des pages entières d'images de « fête de famille » viennent d'être remplies. En Espagne, on y a collé une image de deuil et une autre de remerciement. Au Chili, une image du moment où l'on a frôlé les étoiles. Ces albums souvenir finissent la plupart du temps rangés dans une armoire. Mais la prochaine Coupe du monde les rouvrira inévitablement pour partager les images avec la génération suivante.

Plus qu'un simple jeu, rien qu'un jeu simple

Le Monde.fr | 09.07.2014 à 17h37 | Par Albrecht Sonntag



Le gagnant Miroslav Klose et le perdant Oscar, mardi soir, après la qualification de l'Allemagne (7-1) pour la finale du Mondial 2014. | AFP/PEDRO UGARTE

Albrecht Sonntag est sociologue à l'ESSCA, école de management (Angers, Paris), où il dirige le Centre d'expertise et de recherche en intégration européenne. Il coordonne actuellement le projet [FREE](#) (Football Research in an Enlarged Europe), qui regroupe dix-huit chercheurs de neuf universités européennes. Dans sa chronique, il revient sur ce paradoxe : malgré l'importance que les 200 millions de Brésiliens accordent au football, cela ne reste qu'un jeu.

C'est embarrassant : depuis trois semaines, on s'interroge dans ces colonnes sur les multiples ressorts psycho-sociaux qui font que le football est plus qu'un simple jeu. Puis vient la première demi-finale, entre le Brésil et l'Allemagne, et on ressent le besoin pressant de rappeler de toute urgence qu'après tout ce n'est quand même qu'un jeu ! Je sais, je sais : la phrase « ce n'est qu'un jeu » est une expression particulièrement galvaudée. Qui plus est, en parlant de football, elle est en flagrante contradiction avec les dimensions socio-culturelles et politiques qu'on attribue – à juste titre ! – à ce sport.

Qu'à cela ne tienne. Le football n'est pas à un paradoxe près. En fait, c'est précisément ses ambiguïtés qui le rendent si intrigant. Dans ses *Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme*, Friedrich Schiller, le philosophe et poète allemand – et néanmoins citoyen français en vertu d'un décret de l'Assemblée nationale du 26 août 1792, pour avoir « servi la cause de la liberté et préparé l'affranchissement des peuples » – s'interrogeait sur la signification profonde de la pratique sociale et culturelle qu'est le jeu. Il arriva à la conclusion que « l'homme ne joue que là où, dans la pleine acceptation du mot, il est homme. Et il n'est tout à fait homme que là où il joue ». Je joue, donc je suis.

INVESTISSEMENT ÉMOTIONNEL

Mais jouer, cela s'apprend. Afin que le jeu procure du plaisir, il faut apprendre à être à la fois capable de le prendre totalement au sérieux et, aussitôt la partie terminée, de prendre du recul. Apprentissage souvent douloureux pour les enfants, notamment pour les jeux d'où sortent généralement un gagnant et un perdant (ou plusieurs). Il est vrai que ce n'est pas un exercice facile de savoir opérer ce genre d'aller-retour entre l'investissement émotionnel et le recul relativisant.

Quand l'investissement émotionnel est aussi disproportionné que celui des spectateurs brésiliens depuis le début de ce Mondial, et que le jeu se montre finalement aussi cruel qu'hier soir, prendre du recul semble presque impossible. Et pourtant, ils y réussiront, et assez vite même, dans leur grande majorité. Car ils sauront se souvenir rapidement que, malgré l'importance qu'ils accordent au football, ce n'était « que du football ». Et ils auront raison : ce n'était qu'un jeu, et il y en aura d'autres.

Faisons donc l'éloge de la répétition. Celle qui caractérise le calendrier sportif est particulièrement bénéfique, car très régulière. Pour ceux qui souffrent avec les perdants, il y aura une autre chance de voir le vent tourner. Et ceux qui jubilent avec les vainqueurs savent non seulement que le football a le triomphe éphémère, mais souhaitent même, pour l'excitation du jeu, que l'adversaire vaincu soit bien présent la prochaine fois pour la revanche, et si possible aussi fort qu'avant.

« PAIS DO FUTEBOL »

Pour que le jeu soit passionnant, on a besoin des autres. On a même besoin qu'ils soient compétitifs, ce qui distingue le jeu très clairement des compétitions qui se déroulent sur le terrain économique, le parquet diplomatique, sans même parler des théâtres des conflits militaires. C'est pour cette raison que l'expression « ce n'est qu'un jeu », si galvaudé soit-elle, reste pertinente. Les supporters déçus de la Seleçao ont maintenant l'occasion de montrer qu'ils sont bien les habitants du « *Pais do futebol* », comme le slogan du Mondial l'affirme depuis des mois. Qu'ils sont d'abord amoureux du jeu, quelle que soit l'équipe qui le pratique le mieux.

Ils pourraient s'inspirer de ce qui reste l'un des moments les plus sympathiques de la Coupe du monde 2006, passé un peu inaperçu à l'époque. Quand l'équipe du pays hôte, leurs adversaires d'hier, a échoué contre l'Italie dans les dernières minutes de la prolongation de leur demi-finale et a dû quitter son domicile à Berlin pour jouer le match mal-aimé pour la troisième place la veille de la finale à Stuttgart, des dizaines de milliers de personnes ont accueilli les joueurs et le staff devant leur hôtel au centre-ville en chantant en boucle que la ville de Stuttgart était, de toute façon, beaucoup plus belle que Berlin. Un mensonge éhonté, mais une belle manière de dire « vous avez fait ce que vous pouviez, vous êtes tombés sur plus forts que vous et, même si c'est le plus passionnant des jeux, cela n'est jamais qu'un jeu ».

Foot et politique, qui récupère qui ?

Le Monde.fr | 11.07.2014 à 15h52 | Par Albrecht Sonntag



Angela Merkel dans les vestiaires
après la victoire 4 - 0 de l'Allemagne contre le Portugal,
le 16 juin. | AFP/GUIDO BERGMANN

Albrecht Sonntag est sociologue à l'ESSCA, école de management (Angers, Paris), où il dirige le Centre d'expertise et de recherche en intégration européenne. Il coordonne actuellement le projet [FREE](#) (Football Research in an Enlarged Europe), qui regroupe dix-huit chercheurs de neuf universités européennes. Dans sa chronique, il revient sur ce paradoxe : malgré l'importance que les 200 millions de Brésiliens accordent au football, cela ne reste qu'un jeu.

La chancelière Angela Merkel et le président Joachim Gauck assisteront donc, dimanche, à la finale entre l'Allemagne et l'Argentine. Qu'ils prennent le même avion, c'est déjà un progrès par rapport au Mondial 2002. A l'époque, Gerhard Schröder, à la tête du gouvernement depuis quatre ans, et Edmund Stoiber, son challenger lors des élections qui allaient se dérouler moins de trois mois après la finale, s'étaient déplacés à Yokohama, au Japon, dans deux avions différents !

En 1954, lors de la première des huit finales de Coupe du monde disputées par la sélection allemande, ni le chancelier Konrad Adenauer ni le président Theodor Heuss n'envisageaient un seul instant de s'y rendre, même si l'événement avait lieu juste à côté, à Berne, en territoire neutre. Et on a un peu de mal à imaginer que le général de Gaulle, si les Bleus de Kopa et de Fontaine avaient atteint la finale en Suède en 1958, se serait présenté dans le stade en maillot de foot floqué du numéro 23, comme le fit son lointain successeur Jacques Chirac en 1998.

Les temps ont bien changé ! Visiblement, les leaders politiques de l'après-guerre avaient mieux ou plus important à faire que des selfies dans un vestiaire, en compagnie de jeunes gens à moitié dénudés. En même temps, il est facile de crier à la « récupération » éhontée du football par les politiques. N'est-ce pas plutôt l'inverse qui se produit ?

Un leader politique d'aujourd'hui peut-il encore se permettre de se montrer indifférent, voire dédaigneux par rapport à un événement qui suscite autant d'intérêt auprès du peuple ? On crierait

encore plus vite au « mépris » et à l'« élitisme » de la classe politique qu' à la récupération de l'équipe nationale. Ce sont les médias qui ont inventé la « peopolisation » de la démocratie, et non pas les politiques, même si on peut reprocher à ces derniers de manquer de courage pour refuser de tomber dans le piège.

Au lendemain du « traumatisme national » au Brésil, ce sont aussi les médias qui se sont empressés d'établir un lien entre la débâcle de la demi-finale et les élections présidentielles du mois d'octobre. Dilma Rousseff trinquera-t-elle à la place des joueurs après l'échec de la Seleçao ? N'est-elle pas déjà, via ses messages Twitter, en train d'ajuster sa communication ?

De telles spéculations entre les résultats de l'équipe nationale et ceux d'élections politiques sont implicitement fondées sur la présomption que les électeurs amateurs de football sont des abrutis manipulables à souhait. Permettez-moi d'avoir des doutes. Bien sûr, une morosité ambiante n'est jamais bénéfique pour le pouvoir en place. Et il est également avéré que le déclin, brutalement révélé, dans un domaine où l'on se considérait comme dominant, peut servir comme illustration – pars pro toto – d'un système politique et économique dans son ensemble.

Heureusement, les électeurs ne sont pas dupes. Y compris au Brésil. Le sacre mondial de la Seleçao en 2002 n'a pas empêché le président en place Cardoso de perdre les élections contre un petit syndicaliste nommé Lula. Et si Dilma Rousseff perd sa place en octobre, ce ne sera pas à cause des défaillances des joueurs, mais en raison des maux de la société brésilienne auxquels elle n'a pas remédié. Que le football, à travers l'organisation coûteuse de cette Coupe du monde, ait contribué à mettre ces maux en exergue, on peut s'en féliciter. Mais il serait étonnant que le peuple brésilien ait eu besoin d'une défaite de son équipe, aussi humiliante soit-elle, pour s'en apercevoir.

ANGELA MERKEL, « MAMAN DE LA NATION »

Angela Merkel, pour sa part, use de la popularité du football dans son pays avec beaucoup de prudence. Contrairement à ses prédécesseurs Gerhard Schröder et Helmut Kohl, elle ne dresse pas de parallèles entre les performances de l'équipe et « la mentalité » supposée de la nation. Ce qu'elle peut « récupérer » de la Nationalmannschaft actuelle, c'est un message subliminal en faveur de ses efforts pour sa politique de l'immigration et de l'intégration qu'elle a du mal à imposer dans son propre camp. Et elle sait bien que si sa complicité affichée avec cette bande de jeunes gens, somme toute plutôt sympathiques, n'aura pour ainsi dire aucun impact sur sa courbe de popularité, elle participe, également de manière subliminale, à la construction d'une image de « maman de la nation ».

Contrairement à d'autres politiques de premier plan en Europe et ailleurs, Angela Merkel possède la grande chance de ne pas avoir à se forcer pour aller au stade. La chancelière aime vraiment ce jeu.

Etre crédible en tant que fan de foot, voilà le vrai enjeu pour les politiques. Dans la démocratie médiatique d'aujourd'hui, ils sont, qu'ils le veuillent ou non, condamnés à jouer le jeu de la « récupération politique ». Pour Dilma Rousseff, il s'agit maintenant surtout d'être crédible en partageant la déception des supporters-électeurs, et il n'est pas surprenant que sa communication soit désormais axée sur le mot « tristesse ».

En fait, ce ne sont pas les politiques qui récupèrent le football. C'est le football qui récupère la politique. Le foot oblige les gouvernants à se mettre en phase avec les émotions du peuple. S'ils le sont réellement, ils n'en bénéficient guère. Mais ils ont intérêt à ne pas se faire attraper en flagrant délit d'émotion factice.

La star du Mondial ? C'est moi ! Et moi ! Et moi !

Le Monde.fr | 12.07.2014 à 11h52 | Par Albrecht Sonntag



Le selfie d'un supporter allemand dans les tribunes du Maracana. | AFP/PATRIK STOLLARZ

Albrecht Sonntag est sociologue à l'ESSCA, école de management (Angers, Paris), où il dirige le Centre d'expertise et de recherche en intégration européenne. Il coordonne actuellement le projet [FREE](#) (Football Research in an Enlarged Europe), qui regroupe dix-huit chercheurs de neuf universités européennes. Dans sa chronique, il revient sur l'omniprésence du spectateur dans les stades, filmé et qui se filme lui-même, metteur en scène de sa propre émotion.

La vraie vedette du Mondial 2014, ce n'est pas Neymar ou Messi, Robben ou Rodriguez. La vraie star, c'est le spectateur. Celui qu'on voit assis au stade, debout devant les écrans géants, attablé dans un bar à sports. Celui qui vit les matchs en public et dont les médias, sans exception, guette les réactions tout au long du tournoi.

Bien plus qu'un observateur passif, il est lui-même acteur du spectacle. Il en est même le seul à être toujours performant, quel que soit le résultat et quelle que soit la qualité du jeu pratiqué sur le terrain. Il fournit, avec une fiabilité sans faille, ce dont les écrans du monde entier sont insatiables : des émotions débridées.

Son équipe cartonne, il se met dans une extase jubilatoire, délirante. Elle prend l'eau contre plus fort, il affiche une détresse insondable, incrédule. Le match est soporifique, eh bien, qu'à cela ne tienne, il le dynamise lui-même en lançant une *ola* festive, des chants et des cris, dérochant le rôle principal aux joueurs.

RÔLE DU SPECTATEUR ÉTOFFÉ

D'un Mondial à l'autre, le rôle que joue le spectateur s'est étoffé, devenant de plus en plus visible. En France, en 1998, il a franchi un cap : jamais auparavant, on ne s'était autant peinturluré, déguisé,

exhibé. Le spectateur ne se contentait plus d'être un acteur secondaire de l'événement, mais endossait en même temps les rôles d'accessoiriste, de coiffeur-maquilleur, et de costumier.

Seize ans plus tard, au Brésil, il est toujours tout cela à la fois, mais désormais, il est en plus le metteur en scène de son propre spectacle. Car aujourd'hui, il ne se satisfait plus de figurer sur les écrans du monde, mais il se capte, se filme, se met en scène et se diffuse même sur son propre écran.

Le téléphone mobile et sa caméra intégrée ont changé la manière dont on assiste à une Coupe du monde. En 2006, l'auteur de ces lignes a observé, lors d'un improbable Japon-Australie au fin fond de la province allemande, à Kaiserslautern, une spectatrice qui était en train de filmer le grand écran sur lequel défilaient des images d'une foule bariolée, assistant au match qui se déroulait à quelques centaines de mètres de là. Une foule qui, à ce moment même, avait les yeux rivés sur le grand écran du stade qui était en train de lui renvoyer sa propre image.

Inutile de préciser que la spectatrice en question, juchée sur son vélo décoré, tout comme ses habits, aux couleurs de plusieurs équipes, était elle-même en train d'être filmée par d'innombrables petites caméras intégrées dans ce que l'on n'appelait alors pas encore smartphones.

Au-delà de cette mise en abîme de l'image de soi-même pendant la rencontre de football, le téléphone mobile est devenu un outil tout aussi essentiel dans l'entre-deux-matches. Il immortalise les rencontres avec les autres, participe à l'échange, facilite la fraternisation momentanée. En même temps, l'écran de smartphone abaisse aussi le seuil de la peur du ridicule. Il permet de franchir allègrement le pas vers l'autodérision, de s'y complaire même, notamment dans son usage le plus en vogue : le selfie.

Le selfie est autodérision par définition, car il implique presque systématiquement que l'auteur de la prise de vue adopte un angle qui déforme les visages et les sourires. L'autodérision, pour sa part, renvoie vers le caractère ludique du football, qu'on a parfois tendance à oublier derrière le méga-événement.

SON PROPRE METTEUR EN SCÈNE

Le selfie, c'est en même temps la preuve d'y avoir été, d'avoir fait partie de quelque chose de grand. C'est comme les graffitis que les visiteurs laissent sur les murs des monuments historiques, sauf que l'on peut emporter partout avec soi. Bien entendu, le summum du selfie est celui qu'on arrive à prendre pendant ce court instant où la caméra de télévision fait en sorte qu'on passe sur le grand écran du stade et entre, par là, dans les salons du monde entier.

Un tel selfie n'a cependant de sens que s'il est envoyé, partagé, commenté. C'est une figure narrative accessible à tous, compréhensible instantanément. On peut trouver ridicule cette manie contemporaine de se mettre en scène en permanence, mais on peut aussi se féliciter de la réappropriation du spectacle par ceux qu'on ne saurait plus qualifier de « consommateurs passifs ». Les grands joueurs émergent, laissent une trace, quitte la scène. Mais la vraie vedette de la Coupe du monde, pour y avoir été, pour l'avoir transformée en récit partagé, pour avoir rappelé son caractère festif et ludique originel, c'est moi. Et moi. Et moi !

Fin du spectacle au Maracana

Le Monde.fr | 13.07.2014 à 16h27 | Par Albrecht Sonntag



Des supporters argentins et allemands sur la place Saint Pierre, le 13 juillet. | AFP/FILIPPO MONTEFORTE

Albrecht Sonntag est sociologue à l'ESSCA, école de management (Angers, Paris), où il dirige le centre d'expertise et de recherche en intégration européenne. Il coordonne actuellement le projet [FREE](#) (Football Research in an Enlarged Europe), qui regroupe dix-huit chercheurs de neuf universités européennes. Dans sa chronique, il revient sur la dramaturgie théâtrale en trois actes de cette Coupe du monde.

Le critique de théâtre taille ses crayons et prépare son bloc-notes. Il s'apprête à se rendre à la dernière séance du spectacle, au grand dénouement de cette Coupe du monde. C'est la fin d'une intrigue qui a tenu le public en haleine pendant un mois entier. L'accomplissement d'un dessein, l'achèvement de tous ces fils narratifs qui ont été tissés durant ces dernières semaines. Le rideau finira par tomber, le public finira par partir, le critique finira par rédiger sa chronique, tout le monde finira par reprendre une activité normale.

Est-il exagéré de comparer le football au théâtre ? Il y a plus d'un demi-siècle déjà, le scénariste et metteur en scène Oliver Storz trouvait « *difficile d'écarter cette comparaison : peut-être le football est-il quelque chose comme une forme moderne de théâtre populaire* ».

L'observation du football contemporain plaide effectivement en faveur de cette métaphore séduisante. Tel une pièce classique, chaque match possède son unité de temps, de lieu et d'action. Il illustre à quel point ce jeu en apparence si simple est doté de ressorts dramatiques extraordinaires. Chaque saison – terme emprunté non sans hasard au monde du théâtre – connaît sa programmation propre, ses héros et ses méchants, ses intrigues, ses rebondissements et ses dénouements. Et la Coupe du monde en serait le grand festival d'été quadriennal vers lequel les regards du monde entier convergent, l'événement majeur incontournable qui voit se dessiner de nouvelles tendances et qui fait naître de nouvelles légendes.

TROIS ACTES

Que peut dire le critique de théâtre de l'édition 2014 ? Ce festival est devenu un spectacle total, mis en scène sur trois niveaux différents : la première mise en scène reste celle du jeu lui-même, théâtralisé sur les écrans du monde entier avec des moyens techniques des plus sophistiqués et désormais soumis à une vraie logique de montage des images. La Coupe du monde 2014 y a encore ajouté une couche, que ce soit en matière de nombre de caméras ou d'exploitation du potentiel émotionnel de la foule.

S'y ajoute une deuxième mise en scène, celle que nous avons décrite hier dans ces colonnes et que réalisent d'eux-mêmes les spectateurs devenus acteurs à part entière du spectacle. Là aussi, un nouveau niveau a été atteint, facilité par l'exubérance qui caractérise la sociabilité latine et l'ambiance carnavalesque dans lequel l'événement s'est fondu.

La troisième mise en scène est celle du pays organisateur de l'événement qui cherche à profiter de cette opportunité unique de se présenter au monde entier. Rarement, la société et le système politique et économique d'un pays hôte ont été autant décortiqués qu'à cette Coupe du monde. *Pais do futebol* incontesté, puissance mondiale en devenir, géant complexe qui est l'objet de multiples fantasmes, société en proie à des contradictions profondes et secouée depuis un an par des revendications d'une classe moyenne émergente, le Brésil a été disséqué, parfois de manière superficielle et stéréotypée, souvent avec empathie et un vrai désir de comprendre.

COMÉDIE Ô COMBIEN SENTIMENTALE

Jamais auparavant autant de journalistes ont été dépêchés sur place sans même avoir pour vocation de suivre d'abord l'événement sportif et de rendre compte des matches, mais en étant explicitement chargé d'ausculter ce pays immense avec lequel il faudra compter sur la scène mondiale. Il n'est pas sûr que cela se soit passé selon les intentions du gouvernement brésilien et du comité d'organisation. Au contraire : le regard a sans doute été très critique, surtout sur eux-mêmes. Il n'empêche que l'image du Brésil, malgré son naufrage sur le terrain, sortira gagnante de cette Coupe du monde, comme l'ont fait l'Allemagne et l'Afrique du Sud après les deux dernières éditions.

La Coupe du monde, c'est la grande fête planétaire, et le pays hôte est celui qui l'offre au monde entier, qui invite et qui régale. Et que le géant de l'Amérique du Sud se soit montré socialement fragile et même sportivement vulnérable ne le rendra que plus humain. Il est fort à parier qu'il gagnera des points dans le prochain « Nation Brand Index », cette énorme enquête qui mesure de manière plutôt fiable la perception mondiale de l'image et de la réputation des Etats, ou d'autres classements de ce type.

Le critique de théâtre est impressionné par cette triple mise en scène et s'avoue un peu assommé par ce spectacle inouï dont il se souviendra longtemps. Festival grandiose, qui a pris des dimensions au-delà du raisonnable. Comédie ô combien sentimentale pour des foules qui ne le sont pas moins. Du grand art qui ne se contente pas de nous divertir, mais nous révèle des choses sur notre époque et sur nous-mêmes, sur les aspirations profondes de nos grands collectifs, sur les désirs non-dits et les besoins refoulés des individus qui les composent. Le critique de théâtre aurait-il tendance à devenir un peu pathétique sur la fin ? Il assume. Cela lui arrive tous les quatre ans.

En Allemagne, la victoire fait tomber une « Bastille »



Le Monde.fr | 14.07.2014 à 18h00 | Par Albrecht Sonntag

Des Allemandes célébrant la victoire de la Mannschaft,
le 14 juillet. | AFP/CLEMENS BILAN

Albrecht Sonntag est sociologue à l'ESSCA, école de management (Angers, Paris), où il dirige le centre d'expertise et de recherche en intégration européenne. Il coordonne actuellement le projet [FREE](#) (Football Research in an Enlarged Europe), qui regroupe dix-huit chercheurs de neuf universités européennes. Dans sa (dernière) chronique du Mondial, il revient sur les conséquences sociales de ce quatrième titre mondial de l'Allemagne.

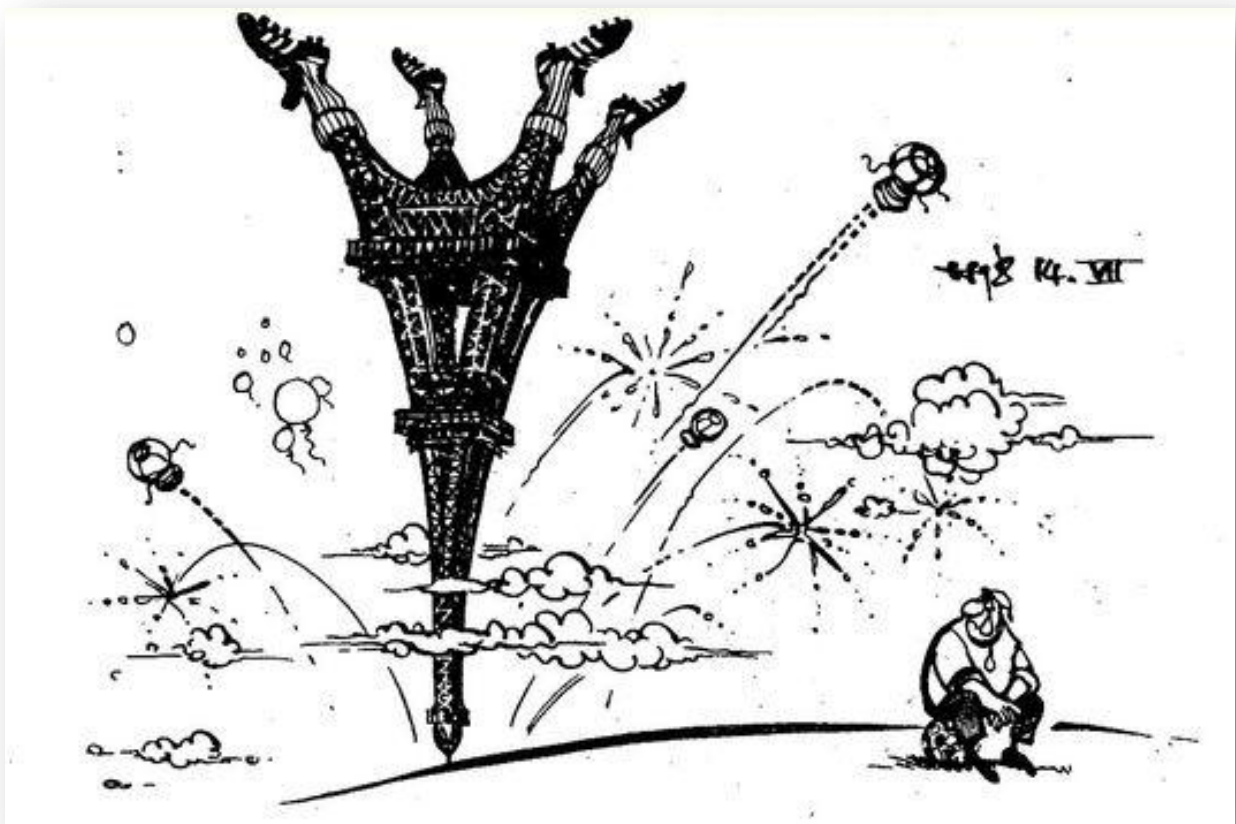
On ne le connaît pas beaucoup en France, le « Michel allemand », allégorie du petit bourgeois germanique, bonhomme un peu benêt, un peu nigaud, avec son bonnet de nuit enfoncé sur sa tête. Pourtant, c'est en quelque sorte l'équivalent allemand de Marianne. C'est un personnage très apprécié des dessinateurs, sans qu'il ait fait pour autant la même carrière politique que sa cousine française en tant qu'emblème officiel de la République.

« Le » Michel (qu'on ne cite jamais sans son article défini) a eu l'énorme chance que le régime national-socialiste ait dédaigné à l'instrumentaliser. Il est vrai qu'il n'a jamais été compatible avec l'image de l'homme allemand promue par l'idéologie nazie. Il a donc aisément fait réapparition dans les années de l'après-guerre, sans que son bonnet ait été taché par les années sombres du III^e Reich.

Il partage cette chance avec la Nationalmannschaft, autre ratage monumental de la propagande nazie. Ce n'est pas faute d'avoir essayé, et le fameux Anschluss footballistique de 1938, lorsque cinq joueurs du Wunderteam autrichien furent intégrés par décret ministériel dans l'équipe allemande, avait bien pour objectif de produire un succès susceptible d'être mis au service du régime.

LE FOOT ALLEMAND À JAMAIS LIÉ À LA RÉPUBLIQUE FÉDÉRALE

On n'en remerciera jamais assez le football, jeu têtu qui refuse de récompenser le simple assemblage d'individualités et continue à consacrer des collectifs soudés. Ni aux Suisses qui ont éliminé cette équipe au salut hitlérien dès le premier tour du Mondial 1938 en France. Quel soulagement pour les Allemands que les livres d'histoire ne contiennent aucune photo d'un dignitaire nazi célébrant, le bras levé, une victoire en Coupe du monde ! Le palmarès impressionnant du football allemand restera ainsi à jamais lié à la République fédérale et sa démocratie, comme l'est aussi le personnage du Michel.



Le 14 juillet 1998, un dessin du (génial) caricaturiste Horst Haitzinger, paru dans la *Süddeutsche Zeitung*, l'avait montré, assis en pleurs sur son ballon, pendant que la tour Eiffel, sens dessus dessous, faisait la fête en continu depuis deux jours, comme en attestaient les nombreux bouchons de champagne volant autour d'elle. Dans toute son attitude, il y avait comme une prise de conscience qu'il était nécessaire, pour reprendre le célèbre aphorisme du Guépard, de Lampedusa, que « *tout change pour que tout reste pareil* ». Et que ça allait être difficile.

Rétrospectivement, il est toujours tentant de dresser des parallèles entre football et politique, et d'attribuer au football une influence sur la société qui le dépasse en réalité. Prudence, donc. Mais il faut reconnaître que le football, du moins dans un pays où il joue un rôle aussi important dans

l'histoire sociale et culturelle de ces soixante dernières années, fournit des illustrations concrètes et étonnamment révélatrices de certaines grandes évolutions sociétales.

Dans le cas de l'Allemagne : quel chemin parcouru depuis le 14 juillet 1998 ! Traitée dans les médias internationaux d'« homme malade de l'Europe », apparemment incapable de digérer sa propre réunification, quelque peu sclérosée à la fin de seize années de règne d'Helmut Kohl, l'Allemagne parut, à l'image de son équipe nationale, « blanche, vieille et fatiguée », comme le résumait Henri Haget dans *L'Express*. Seize ans plus tard, elle a opéré sa mue. Multiculturelle, jeune et dynamique, la Nationalmannschaft d'aujourd'hui est autant le produit d'[une remise en question en profondeur du football allemand que le reflet d'une réforme courageuse d'un code de la nationalité datant d'un autre âge.](#)

Elle donne une bonne leçon aux Allemands qui, comme partout ailleurs, ont tendance à confirmer la chanson de Guy Béart selon laquelle « *le premier qui dit la vérité [...] doit être exécuté* ». Avoir tenu bon, malgré les injures et les inerties, contre les résistances des nostalgiques du « c'était mieux avant » et des présumées « vertus allemandes », avoir regardé, osé importer et adopté ce qui se faisait mieux ailleurs dans le monde, voilà le grand mérite de Jürgen Klinsmann, d'Oliver Bierhoff, et de Joachim Löw. Que de telles personnalités aient réussi leur pari et soient désormais en mesure de démontrer, de manière irréfutable, le bien-fondé de leurs convictions et de leur ténacité est une bonne chose pour la société allemande. On peut parier que le football servira pendant des décennies comme illustration emblématique à ceux qui veulent faire bouger les choses.



"Nous sommes des héros !",
le titre du Berliner Kurier,
le lendemain du titre allemand, le 14 juillet. | REUTERS/THOMAS PETER

ANTI-INTELLECTUALISME PRIMAIRE

D'autant plus qu'il reste, dans cette Allemagne du 14 juillet 2014, d'autres Bastilles mentales à faire tomber. Elle n'est même pas tirée par les cheveux, cette métaphore suggérée par le caprice amusant du calendrier sportif de faire coïncider la fête nationale française avec la fête tout court en

Allemagne. Qu'il s'agisse d'un système éducatif toujours pas assez performant dans son intégration des enfants défavorisés ou d'une économie sociale de marché, qui semble avoir oublié sur le chemin de la croissance cet adjectif qui adoucissait le capitalisme rhénan, les réformes à entamer ne manquent pas.

Parmi les Allemands qui, socialisation en République fédérale oblige, ne peuvent qu'aimer le football, mais qui voient plus loin que la performance admirable de leur équipe, le sentiment qui domine, aujourd'hui, est donc moins l'euphorie nationale déclenchée par une belle victoire sportive qu'un grand soulagement. Il fallait que le courage réformateur soit finalement récompensé. Il fallait faire taire le chœur des éternels grincheux, qui persistent à penser que ce n'est pas la peine de s'inspirer de l'étranger, qui font preuve, face à de idées innovantes, d'un anti-intellectualisme primaire et qui arrivent même à donner une connotation péjorative au terme « esthète » pour dénigrer des hommes qui pensent que la manière compte autant que le résultat.

Quand ils recommenceront leur bataille d'arrière-garde, à la prochaine occasion, on pourra leur opposer cette quatrième étoile. C'est bon à savoir. Quant à ceux qui dans l'euphorie deviennent par trop triomphants, il n'y a pas de souci à se faire. Le football, [cette incomparable école de l'humilité](#), s'occupera d'eux. Il en a vu d'autres, et il les rappellera à l'ordre, tôt ou tard.

